Onze manuscrits, déjà éprouvés pour les livres I, V et VII permettent de reconstituer l'archétype; mais B. Bergh démontre qu'en plus de soixante points celui-ci s'écarte du texte original : dans « Nec secundum parentes seculi vivebam » il faut substituer « potentes » à « parentes »; au lieu de « utimini creaturis que videtis » (1re éd. impr. 1492 : « quas ») on lira « creatis », le mot « creata » revenant plusieurs fois dans les *Revelaciones*. Point de notes en dehors de l'apparat et des références bibliques; un glossaire explique les mots absents du dictionnaire de Georges ou pris dans une acception qu'il ignore; suivent deux index des personnages (1° ceux qui sont nommément désignés, 2° ceux qu'a identifiés l'érudition moderne sous les titres de « sacerdos », « episcopus » ou « magister »), puis un index géographique; pour plus amples renseignements on est renvoyé aux volumes déjà publiés ou à des articles (bibliographie au début). Cette édition est un modèle de précision scrupuleuse et de concision.

Jacques CHOMARAT.

Histoire littéraire.

La langue latine, langue de la philosophie. Actes du colloque de l'E. F. R. et de l'Université *La Sapienza* (Rome, 17-19 mai 1990) : Rome, E. F. R., 1992; 364 p.

Ce beau volume contient les vingt et une communications présentées à ce colloque, où P. GRIMAL a été omniprésent : au début, au milieu et à la fin. On peut penser qu'il a fait beaucoup pour donner le thème directeur de ces réflexions sur la philosophie romaine : assurément la philosophie spéculative grecque est à l'origine, mais à Rome on ne s'est pas contenté de traduire ou d'adapter, on a aussi apporté une contribution personnelle et rien ne le montre mieux que la constitution d'une langue philosophique latine. Celle-ci renferme nombre d'emprunts au grec, à commencer par *philosophia*, qui parfois ne sont même pas translittérés, car les philosophes latins sont en principe bilingues. Ailleurs, le modèle grec a entraîné la création d'un calque morphologique : *probabilis, spiritalis* ou l'élargissement sémantique d'un terme préexistant : *notio, reuelare*; le processus a commencé tôt et a persisté jusqu'à l'époque moderne. Il reste des différences : οὐσία a eu du mal à trouver un équivalent, *essentia*, postérieur à Cicéron et repoussé par Sénèque; d'autre part le latin ne pèche pas toujours par misère terminologique, puisque λόγος se dédouble en *sermo* et *ratio*, tandis que le grec n'a pas l'équivalent exact de la paire *animus-anima*. P. GRIMAL insiste avec raison sur le travail de la langue sur elle-même : différenciation et approfondissement. D'autre part, un Sénèque — cela est d'ailleurs conforme à sa visée éducative — puise avec beaucoup de finesse dans le fonds latin, qui lui permet souvent d'enrichir sa pensée grâce aux « harmoniques » que développent certains mots latins, tels que *conscientia*.

La curiosité latine pour la philosophie s'est éveillée très tôt : les premiers écrivains, Plaute et Ennius sont très au fait; c'était déjà le cas d'Appius Claudius le Censeur un siècle auparavant. La Loi des XII Tables au Ve siècle est marquée par la philosophie politique grecque; on pourrait facilement remonter aux Tarquins, et même plus tôt. L'hellénisation de l'Italie remonte en effet très haut, aux Mycéniens sans aucun doute; quant à la philosophie grecque elle a trouvé partout des terres d'élection : dans le Bruttium, en Lucanie et en Sicile; il suffit de noter les noms de Pythagore, des Éléates, d'Empédocle et d'Épicharme. La philosophie ne s'est d'ailleurs pas répandue que par les théoriciens, mais aussi par la poésie et le théâtre, il ne faut pas l'oublier.

Nous sommes donc conviés à une promenade fort agréable et très instructive : Plaute et Térence (J.-C. DUMONT, G. PETRONE), Ennius (A. ARCELLASCHI), Publilius Syrus (F. GIANCOTTI), Cicéron (A. MICHEL, C. LÉVY), Lucrèce (P. H. SCHRIJVERS), les deux Sextius (I. LANA), quoiqu'ils écrivent en grec, comme aussi Musonius (A. GRILLI), enfin Sénèque (P. GRIMAL, E. ANDREONI FONTECEDRO). Le paysage intellectuel change complétement avec les auteurs chrétiens : Tertullien (J.-Cl. FREDOUILLE), Augustin (L. F. PIZZOLATO, M. MARIN, J. PÉPIN). Quant à leurs contemporains qui ont résisté à l'évangélisation, ils sont marqués par le platonisme : ancien, Apulée (A. MARCHETTA), ou mystique : Macrobe dans le *Songe de Scipion* (J. FLAMANT, P. de PAOLIS) et Servius, son commensal (A. SETAIOLI).

Justice est pleinement rendue à la philosophie de langue latine, qui, en 400, a encore devant elle presque un millénaire et demi...

Pierre FLOBERT.

Matías LÓPEZ LÓPEZ, *Los personajes de la comedia plautina : nombre y función* : Lleida, Pagès editor, 1991, 324 pages.

Ce livre est un dictionnaire des noms de personne plautiniens. L'essentiel en est une suite de 347 notices sur chacun de ces noms classées par ordre alphabétique. Des variations typographiques permettent de savoir si le nom est d'invention plautinienne ou attesté ailleurs, s'il s'agit d'un personnage parlant ou muet, ou jouant un rôle dans l'intrigue mais n'apparaissant pas sur scène, ou encore d'une personnalité divine, héroïque, d'une abstraction personnifiée. Chaque notice comprend le type du personnage, la pièce d'où il provient, la forme grecque du nom, les endroits où il est attesté en dehors de Plaute, l'étymologie, la place dans l'intrigue et les relations avec les autres personnages, les passages du texte où le nom est prononcé. Un chapitre de conclusions étudie les procédés de formation des noms forgés par Plaute et analyse les effets comiques tirés de ces noms. Suivent une bibliographie et plusieurs indices.

Les recherches bibliographiques de l'auteur n'ont peut-être pas été exhaustives (par exemple, pour le *Poenulus*, l'article de H. D. JOCELYN, *Two Plautines names : Milphio and Milphidippa*, dans *Classical Review*, 21, 1971, p. 331, est ignoré) ; cet ouvrage n'en constitue pas moins un outil précieux pour tous les plautiniens. Regrettons seulement que sa diffusion soit si mal assurée.

Jean Christian DUMONT.

A. A. V. V., *Lucrezio. L'atomo e la parola,* Colloquio lucreziano, Bologna, 1989, Quaderni della Biblioteca di Discipline Umanistiche 3 : Bologna, 1990, 109 pages in 8°.

Les *Quaderni della Biblioteca di Discipline Umanistiche* publiés par l'Université de Bologne ont présenté pour leur troisième volume les actes d'un colloque national interdisciplinaire qui, en janvier 1989, a débattu autour du livre d'Ivano DIONIGI, *Lucrezio. Le parole e le cose,* paru peu auparavant à Bologne (1988).

Malgré l'ordre des mots adopté pour le titre du recueil, c'est bien la parole qui occupe la première place, dans la mesure où elle est étudiée chez Lucrèce comme « interprète harmonieuse du monde », « modèle », « reflet » ou « poiète ».

Voici les titres significatifs des différentes communications : *Les mots et les choses dans l'épicurisme lucrétien. Quelques réflexions sur la position historique d'Épicure et de Lucrèce* (F. ADORNO), *Elementa uocis, elementa mundi* (E. VI-

NEIS), *Imagination et vision chez Lucrèce* (A. GRILLI), *La grammaire du cosmos* (E. RAIMONDI).

Ainsi, à propos de Lucrèce et de l'épicurisme (mais dans quelle mesure Lucrèce n'est-il pas un épicurien dissident?) a été réouvert un vieux débat toujours actuel. A. TRAINA, dans son introduction au colloque, ne pouvait manquer de se référer à FOUCAULT et CALVINO. I. DIONIGI, dans son remerciement final aux intervenants, a renvoyé à Platon et au *Théétète*.

Tout se passe comme si la physique était nécessairement méta-physique toujours et partout, et comme si au travers des langues et langages ne cessait de se manifester l'obsession de découvrir par-delà le mot de passe la parole qui fait surgir et façonne l'atome et les mondes.

Un petit livre intellectuellement excitant pour grand public cultivé.

Antoinette NOVARA.

Massimo GIOSEFFI, *Studi sul commento a Virgilio dello Pseudo-Probo* (Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Milano, 143. Sezione a cura dell'Istituto di Filologia classica, 3) : Firenze, La Nuova Italia ed., 1991, XV-348 pages, 50 000 lires.

Cette étude nous est présentée comme préparatoire à une édition du *Commentaire* des *Bucoliques* et des *Géorgiques* attribué à Probus; M. GIOSEFFI écarte catégoriquement cette attribution, mais, par commodité, appelle l'auteur Probus, comme je le ferai moi-même dans cette recension. Le texte sur lequel se fonde son examen est celui de l'édition THILO-HAGEN (Leipzig, 1881-1902).

Le chap. I est consacré à un historique des éditions de ce *Commentaire*, principalement destiné à montrer la nécessité d'un nouveau travail sur ce sujet. M. GIOSEFFI rappelle que la principale a été au XIX^e^ siècle celle de H. KEIL (Halle, 1848); il en montre l'importance, mais aussi les faiblesses et les erreurs, principalement dans la collation des manuscrits, réalisée avec beaucoup trop de hâte. Il passe ainsi tout naturellement au chap. II, le plus important, car il y fait une description très détaillée de la tradition manuscrite en proposant un classement de ses divers témoins. On peut en dégager les principales conclusions suivantes. À l'origine se trouve un archétype, un *codex* ayant appartenu à l'abbaye de Bobbio (Émilie), de provenance et de datation inconnues, aujourd'hui disparu. Celui-ci a donné naissance à deux branches distinctes. L'une, désignée par *y* ne comporte que l'*editio princeps* publiée en 1507, à Venise par l'humaniste G. B. Egnazio; l'autre, *z*, est composée des divers manuscrits qui nous ont transmis le texte. Au cours d'une discussion dans le détail de laquelle il ne saurait être question d'entrer ici, l'auteur souligne principalement la parenté de *P* (*Parisinus lat.* 8209, 2^e^ moitié du XV^e^ siècle) et de *M* (*Monacensis lat.* 755, copié par l'humaniste Pier Crinito) d'une part, de l'autre, celle de *V* (*Vaticanus lat.* 2930, fin du XV^e^ siècle) et de *L* (*Vaticanus lat.* 3394, copié par l'humaniste Pomponio Leto = Pomponius Julius Sabinus); proche de *M* se trouve également *A* qui contient des *excerpta* recueillis par Ange Politien, publié dans les *Virgilii opera* édités par G. A. Bussi (Rome, 1471); l'ensemble est résumé dans un *stemma codicum* présenté p. 46.

C'est l'*editio princeps* d'Egnazio qui fait l'objet du chap. III. L'auteur rappelle tout d'abord la fortune variable et incertaine de cette édition, considérée d'abord comme le fondement essentiel de la connaissance du texte, puis peu à peu dépréciée, délaissée, et fortement critiquée par H. KEIL; elle n'est plus alors utilisée que comme complément et élément de contrôle ou de confirmation des autres sources. Mais elle a été fortement remise en vigueur par certains travaux récents, notam-

ment par l'importante étude de Fr. M. WHEELOCK, « The manuscript tradition of Probus », *Harv. St. Ph.*, 46, 1935, p. 85-153. La position de M. GIOSEFFI à l'égard de la *princeps* paraît incertaine et quelque peu réservée, car il la trouve insuffisamment rigoureuse ; il fait une très complète étude des fautes relevées, en les classant en quatre catégories ainsi distinguées : variantes à caractère graphique, à caractère grammatical, à caractère expressif, à caractère conceptuel, et il donne à titre d'exemple une étude détaillée de sept passages particuliers.

Le chap. IV esquisse une histoire de la publication du *Commentaire* chez les humanistes des XV^e^-XVI^e^ siècles en s'efforçant de dresser une histoire du codex *de Bobbio* ainsi que des travaux et des éditions auxquels il a donné lieu. Quatre étapes sont prises en compte dans ce périple : Rome, Venise, l'Italie septentrionale, Florence, à quoi s'ajoute une étude particulière des données fournies sur l'histoire du texte par les *M. Terentii Varronis opera*, de A. Popma (1^re^ éd. 1589, 2^e^ éd. 1601). La dernière partie du volume (p. 302-334) est occupée par un *Appendice* qui comprend tout d'abord, dans l'intention de donner une idée de la formation de la vulgate « probienne », une liste des principales éditions issues de la *princeps* d'Egnazio antérieurement à la découverte des manuscrits, puis un relevé d'erreurs et de variantes de l'*editio princeps*, de citations de Probus dans divers textes, une liste des corrections apportées dans des éditions du XVI^e^ siècle à la *princeps* et des variantes introduites dans le texte de Probus. L'ensemble se termine sur trois index : des auteurs, des sujets virgiliens, des manuscrits de Probus, Il y a aussi aux p. XI-XIV un semblant de bibliographie sous la forme d'une liste d'*Abréviations bibliographiques* avec la référence complète des travaux auxquels elles correspondent ; mais elle ne donne qu'une faible idée du nombre considérable d'articles et d'ouvrages cités dans le développement et les notes.

Il est en fait impossible dans un compte rendu auquel les règles éditoriales de notre *Revue* imposent une grande brièveté de donner une idée suffisante du caractère foisonnant et d'une débordante richesse de ce développement, qui se manifeste à toutes les pages du livre, non seulement dans le texte même, mais aussi dans des notes d'une extraordinaire surabondance, telle que parfois elles s'étendent sur plusieurs pages en occupant presque la totalité de ces dernières, si bien que l'exposé lui-même est alors réduit à trois, deux, voire souvent une seule ligne. On doit admirer la remarquable somme des connaissances de M. GIOSEFFI sur un sujet qu'il domine totalement ; et ce d'autant plus que l'auteur est très jeune ; par un tel travail, il se montre le digne continuateur de la science encyclopédique des humanistes dont il reprend aujourd'hui la tradition. L'inconvénient — il y en a tout de même un — est que le lecteur ordinaire a quelque peine à suivre l'auteur dans les méandres d'une démonstration aussi touffue. Il est vrai que son œuvre n'est pas un livre au sens ordinaire du terme, mais l'ensemble de toute la documentation préparée pour la réalisation de l'édition du *Commentaire* de Probus, ce qui permettra sans doute, par des renvois judicieux à cette étude, d'alléger cette dernière et de lui donner une plus grande efficacité.

J. HELLEGOUARC'H.

Francesco GIANCOTTI, *Victor tristis. Lettura dell'ultimo libro dell'Eneide* (collection A. Traina) : Bologne, Pàtron Editore, 1993, 151 pages.

Le personnage d'Énée, dans les temps modernes, est très vite apparu comme une grande figure du classicisme littéraire et il a fait l'objet d'appréciations diverses qui varient selon l'époque et la sensibilité du critique. Mais, depuis le beau

livre de M. C. J. PUTNAM (*The poetry of the Aeneid*, 1964), le dénouement de l'*Énéide* pose au lecteur un problème à la fois éthique et esthétique : Énée devait-il tuer un adversaire déjà vaincu et suppliant? Quelles furent les intentions de Virgile en décrivant cette amère victoire, choquante pour un homme civilisé et qui laisse le vainqueur muet et sans joie? D'où le titre de *Victor tristis* (*Tragic victory* chez PUTNAM). Mais l'auteur ne se limite pas à Énée et entend prouver que les six derniers livres de l'*Énéide* ne sont pas inférieurs aux six premiers : la figure du héros, le livre XII conclusif, le duel final s'inscrivent dans l'action d'ensemble et ne peuvent se comprendre sans la prise en compte de tout ce qui précède.

Ce petit ouvrage de 150 pages, qui se présente comme un plaidoyer contre les jugements sévères de LEOPARDI dans son *Zibaldone* et donc comme une « réhabilitation » de l'*Énéide* « iliadique », n'est qu'une version plus élaborée d'une étude parue dans les *Lecturae Vergilianae* de Marcello GIGANTE en 1983. L'auteur n'a pas choisi d'entreprendre une étude comparative de Virgile et d'Homère à partir d'épisodes communs et du comportement d'Énée et d'Achille : il a préféré une lecture commentée (mais sans érudition ni réel contenu philologique) qui lui permet, à l'occasion, d'éclairer tel passage par des sauts en arrière sur d'autres livres et surtout le livre XI.

Cette méthode ne présente pas que des avantages : le lecteur se lasse assez vite d'un commentaire intéressant certes mais diffus, prolixe et pénible à lire. On chercherait en vain dans ces pages une idée directrice, un fil conducteur visible et opérant ou même seulement une présentation de la structure du livre XII; ni chapitres (quelques indications chiffrées dont je vois mal la signification), nulle articulation pour reposer le lecteur et le guider dans les méandres d'un bavardage ininterrompu sur 121 pages qui ont pour mérite cependant de faire comprendre la complexité de l'intérêt dramatique, la peinture des caractères qui s'opposent, l'équilibre incertain entre l'humanité et la barbarie, l'interaction du destin. Je ne vois pas, pour ma part, de vues très neuves; peut-être eût-il fallu réfléchir au fait que le sublime chant XXIV de l'*Iliade* où Priam ose réclamer à Achille le corps de son fils Hector, n'a pas son pendant ou quelque chose d'approchant chez Virgile.

En appendice, 18 pages consacrées à un problème textuel (*Aen.*, XII, 605) : *flauos* o *floros*?) dont on voit mal le rapport avec ce qui précède et sur lequel, en définitive, l'auteur ne prend pas position.

Roger LESUEUR.

Nicholas HORSFALL, *Virgilio : l'epopea in alambico* (Forme materiali e ideologie del mondo antico, 31) : Napoli, Liguori editore, 1991, 161 pages.

L'image que nous donne l'auteur d'un Virgile érudit, vrai distillateur d'un élixir poétique destiné à des connaisseurs et conçu en bibliothèque, n'est assurément pas nouvelle puisqu'elle remonte aux premiers commentateurs de l'*Énéide*; mais l'originalité de ce petit ouvrage consiste à nous montrer de quelle manière Virgile a utilisé ses sources; pour ce faire, M. HORSFALL a recours à des formules piquantes, parfois humoristiques, notamment dans les titres des chapitres, et sa plume court avec aisance dans le dédale des sources littéraires utilisées par le poète; car il s'agit bien dans ces pages d'examiner à la loupe toutes sortes de détails, notices géographiques, ethnologiques, mythologiques et autres afin de mobiliser l'attention du lecteur d'aujourd'hui et de le replacer dans la situation même du lecteur cultivé sous le Principat.

L'idée directrice est simple : Virgile a montré la plus grande souplesse, la plus

grande liberté dans l'utilisation des documents : sa « géographie » de l'Italie dans les livres VII à XII n'est qu'approximative (p. 90) ; jamais il ne s'est astreint à suivre une tradition unique et uniforme (indétermination des mythes) ; la diversité des allusions, parfois étranges ou contradictoires d'une page à l'autre, s'explique par une sorte de jeu, de clins d'œil discrets adressés çà et là au cercle des initiés. Ceux-ci y verront en filigrane le signe de Callimaque, d'Euphorion, de Varron, de Méléagre et de bien d'autres encore. Ailleurs, l'auteur nous parle de l'invention et nous montre que le *plasma* virgilien n'est pas une création *ex nihilo* mais une refonte originale d'éléments empruntés et habilement recomposés de manière à effacer toute trace trop voyante des apports extérieurs.

Les chapitres suivants ne font que développer et illustrer par des séries d'exemples la thèse d'une « incohérence » érigée en système, d'une discontinuité recherchée : de sorte que les parties du récit ou telles notices qui sont parfois en désaccord l'une avec l'autre pourraient bien s'expliquer non pas par l'état d'inachèvement du poème mais tout simplement par l'inattention du poète pris au propre piège de sa méthode. Par exemple, à propos de l'eschatologie du livre VI, les difficultés soulevées par l'exposé d'Anchise proviennent du fait que Virgile n'a pas voulu s'en tenir aux enseignements d'un unique manuel scolastique (p. 98).

L'*Énéide* est donc une œuvre d'art impressionniste, à facettes multiples (polyglotte), c'est-à-dire de caractère nettement alexandrin, où la substance du récit est à saisir, comme le disait déjà Ti. Claudius Donatus, *pro tempore, pro persona, pro loco, pro causa,* où chaque détail vaut pour lui-même, pour sa particularité, pour son effet sur l'auditoire.

Sans doute, trop exclusivement soucieux d'interpréter l'œuvre globalement, avec son contenu idéologique, et de mieux saisir les procédés artistiques mis en œuvre, lisons-nous l'*Énéide* d'une façon grossière ; nous négligeons ou ignorons le raffinement exquis d'une érudition qui, à en croire M. HORSFALL, faisait les délices des « doctes ». Relisons donc inlassablement nos douze livres, la plume à la main, dans le sanctuaire des bibliothèques ; mais l'entreprise est-elle raisonnable vu le peu qu'il nous reste de l'héritage littéraire où Virgile a puisé ? Le mérite de l'auteur n'en reste pas moins réel : il nous propose une autre manière de lire l'*Énéide,* moins ambitieuse certes et plus limitative, mais non dépourvue de perspectives dans le domaine proprement philologique où peu de chercheurs aujourd'hui s'aventurent ; une manière aussi de nous replacer dans l'époque et de suivre Virgile au travail.

R. LESUEUR.

Charles MARTINDALE, David HOPKINS (éd.), *Horace made new. Horatian influences on British writing from the Renaissance to the twentieth century* : Cambridge University Press, 1993, XVIII et 330 pages in-8°, 8 pl.

L'ouvrage que nous présentons ici forme le troisième volet d'un triptyque consacré à la réception des grands poètes augustéens dans la littérature anglaise. A ce titre, il fait suite à deux volumes similaires édités par Charles MARTINDALE : *Virgil and his Influence,* Bristol, 1984, et *Ovid renewed,* Cambridge, 1988. Mais à la différence de ses prédécesseurs il profite d'une circonstance qui accroît l'intérêt de sa parution : il célèbre le bimillénaire de la mort d'Horace. Pour Virgile le synchronisme avait été moins parfait. A cette commémoration s'ajoute enfin une dédicace, puisque le volume est offert au professeur Niall RUDD, de Bristol, lui-même grand spécialiste des études horatiennes, à l'occasion de son admission à la retraite.

Les études sur l'influence moderne des auteurs latins sont anciennes en Grande-Bretagne; pour ne citer qu'un ouvrage marquant de l'après-guerre, on se souvient du livre de G. HIGHET, *The Classical Tradition*, paru à Oxford en 1949. Le professeur MARTINDALE lui-même a consacré un grand nombre d'écrits à cette direction de recherche. De son côté, David HOPKINS est un spécialiste de la littérature anglaise; ses travaux portent sur Dryden, sur la poésie anglaise et ses sources antiques. La cohérence de l'ensemble du projet est donc évidente.

Les deux éditeurs ont fait appel à douze autres personnes pour nous parler de la réception d'Horace dans leur pays. Après une introduction de Charles MARTINDALE, douze essais et un post-scriptum viennent s'aligner en un ordre sagement chronologique. On y constate que la présence d'Horace est ininterrompue dans les lettres anglaises du XVI^e^ siècle à nos jours. On attendait les noms des grands classiques, Ben Jonson, Dryden, Pope, et ils sont évidemment présents à l'appel. Mais beaucoup d'autres les accompagnent, moins célèbres de ce côté-ci de la Manche : Wyatt pour le XVI^e^ siècle, puis Donne, Marvell, Carew, Lovelace, et encore Vaughan, Herrick, A. Cowley pour le XVII^e^ ainsi que Gray pour le XVIII^e^ siècle. Tous ces poètes se tournaient vers Horace, quand ils avaient à réfléchir à leurs relations avec le roi et la cour, aux avantages comparés de la vie à la ville et à la campagne, à la morale épicurienne dans ses rapports avec la foi chrétienne, ou à des problèmes d'esthétique littéraire.

Aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, les poètes et les œuvres sont en grand nombre et nous renonçons à les citer tous; mais il convient de rendre un hommage particulier à Thackeray, Tennyson et Kipling. Les poètes de cette époque sont davantage sensibles au thème de l'amitié, à celui de la guerre dans ses rapports avec la politique, à la fuite du temps et à l'unicité de l'instant présent. On ajoutera que la langue anglaise peut, comme l'allemande, reprendre à sa façon les rythmes de la poésie latine; la lyrique somptueuse de Kipling a su merveilleusement tirer profit de ces possibilités. Ainsi, la littérature anglaise se nourrit de son enracinement antique d'une manière plus intense et plus continue qu'on ne le soupçonnait de prime abord. Et ce n'est pas fini, comme l'a montré l'étude de Don FOWLER, qui termine le volume sur l'image d'un Horace aussi moderne que l'on voudra, et même résolument « post-moderne ».

Toutes les contributions ont pris la forme de ce que les Britanniques appellent des essays. L'érudition y est discrète, au point que les notes sont rejetées en fin de volume. ce qui n'est pas très commode. La suite des idées obéit à la logique, mais de manière souple et sans ostentation; le contenu est sérieux, mais l'humour y a ses droits. Bref, ces pages qui célèbrent Horace sont dignes de l'Horace des *Sermones* et des *Epistulae*.

Il existe des livres analogues dans lesquels des savants d'autres pays européens célèbrent à leur manière l'héritage horatien. Et il est amusant de voir que l'Horace des lecteurs britanniques n'est pas exactement le même homme, ni le même poète, ni le même moraliste, que l'Horace des Français, des Italiens ou des Allemands. Et l'Horace de 1993 n'est plus celui d'il y a cinquante ans, ni d'il y a trois siècles. Ces vérités, qui peuvent paraître élémentaires, invitent à quelques conclusions importantes. La première est que la civilisation européenne repose sur des bases communes qu'il y aurait intérêt à ne pas oublier. La seconde est que cet héritage commun a favorisé une extraordinaire diversité dans les façons de sentir et de penser. La troisième, enfin, est que la curiosité réciproque empreinte de tolérance permet un merveilleux enrichissement intellectuel; et c'est la raison qui justifie cette promenade horatienne au Royaume-Uni, de Venouse à Bristol, en quelque sorte.

Hubert ZEHNACKER.

Gregson DAVIS, *Polyhymnia. The rhetoric of Horatian lyric discourse* : Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1991, XI et 282 pages in-8°.

L'auteur de ce livre est professeur de « Classics » et de littérature à la Cornell University. Il aborde l'œuvre lyrique d'Horace avec sa double formation, qui comprend la littérature gréco-latine d'une part, et les théories linguistiques modernes, notamment le structuralisme, d'autre part. Et donc, *Polyhymnia* porte sur la dimension rhétorique de l'art lyrique d'Horace. G. DAVIS part du principe que le poète des *Odes* veut persuader, qu'il a quelque chose à dire, mais en même temps qu'il gomme les articulations logiques de son discours. Pour retrouver l'intentionnalité des *Odes,* il faut ramener à la surface ces articulations logiques qui permettent d'en étudier la structure.

En nous parlant du poète, l'auteur veut s'en tenir strictement au niveau de l'œuvre ; il n'est pas question de s'intéresser à la personnalité historique de Q. Horatius Flaccus, ni à celle des individus auxquels il s'adresse ou dont il parle dans les *Odes.* Toute perspective biographique est rigoureusement exclue ; on étudie le texte et rien que le texte.

Celui-ci révèle quatre stratégies de la persuasion que G. DAVIS appelle des « modes », mais en nous prévenant que ces « modes » ne sont pas exclusifs les uns des autres et qu'ils peuvent coexister à l'intérieur d'un même poème. Ces « modes » sont ceux de l'assimilation, de l'authentification, de la consolation et de l'éloge (ou de son contraire, l'invective). A chacun d'eux est consacré un des quatre chapitres du livre.

Les modes de l'assimilation concernent particulièrement ce qu'en termes de critique littéraire classique on appelle la *recusatio,* ainsi que les raisonnements que développe ou que sous-entend Horace lorsqu'il confronte son lyrisme aux autres genres littéraires : l'épopée, l'élégie, la poésie érotique et les iambes. G. DAVIS montre de façon convaincante que toutes ces démarches ne visent pas tant à exclure lesdits genres littéraires, que plutôt à les inclure dans le lyrisme. Pour dire les choses d'une manière qui nous est plus habituelle : lorsqu'Horace évoque le rapt d'Hélène (1.15), il intègre avec art des images et des notions homériques ; lorsqu'il déclare ailleurs qu'il est incapable de composer un poème épique pour chanter la gloire d'Octave, il hausse la langue et le style de la poésie lyrique au niveau de l'épopée. A l'inverse et de façon parallèle, des *odes* comme 1.33 ou 3.7 sont des refus opposés à la poésie élégiaque et contiennent en inclusion, sous une forme volontairement dérisoire, tous les *topoi* de l'élégie. Ou encore, des *odes* comme 1.19, 3.26 ou 4.1 nous font revivre, en les mettant littérairement en action, les tentatives avortées du poète de renoncer à l' « amour », c'est-à-dire à la poésie érotique. Et dans l'*Ode* 1.16, Horace intègre pareillement son ancienne manière de la poésie iambique, celle des *Épodes.*

Voilà pour les « modes » de l'assimilation ; viennent maintenant les « modes » de l'authentification. G. Davis montre dans ce deuxième chapitre comment Horace a cultivé un certain nombre de mythes pseudo-biographiques (l'arbre qui faillit l'écraser, la *parmula* qu'il a jetée à la bataille de Philippes, etc.) dont la fonction est en réalité de l'ordre de l'énonciation littéraire. L'*Ode* 2.13 sur l'arbre sacrilège est une affirmation d'immortalité poétique ; l'*Ode* 2.7 sur le bouclier abandonné est une redéfinition des valeurs morales qui exclut l'héroïsme guerrier au profit de la carrière poétique et constitue une méditation sur le destin d'un poète lyrique : à vrai dire, nous savions cela. Même approche, naturellement, pour l'admirable *Ode* 3.4 sur l'enfance du poète, qui est expliquée, fort justement, comme

« a paradigmatic Erlebnis ». Dans d'autres poèmes, ce sont des objets ou des lieux qui sont traités comme des objectivations de l'œuvre d'art : ainsi la guirlande ou la couronne de fleurs, et la source de Bandusie, ou encore le *uitulus* au front taché de blanc dans l'ode *Pindarum quisquis* 4.2.

Le troisième chapitre concerne les « modes » de la consolation. L'expérience nous enseigne que la nature connaît un renouvellement périodique et que l'hiver est toujours suivi d'un nouveau printemps, tandis que la vie humaine est strictement linéaire et aboutit à la mort. La seule réponse possible à cette situation — la seule « consolation » — est une valorisation de chaque instant : tel est le sens du *carpe diem*, que G. DAVIS a pris comme emblème du troisième type de démarche de la poésie horatienne. Or, ce *carpe diem* se trouve en situation de la manière la plus appropriée dans le *conuiuium*, qui devient ainsi le lieu et l'expression par excellence non seulement de la poésie lyrique, mais de la manière d'être ou, si l'on préfère, de l'idéal lyrique. Et l'*aurea mediocritas* est à comprendre comme le code de conduite du *uates* dans le cadre de sa poésie. Plusieurs analyses d'odes viennent accréditer cette démonstration, 1.9 *Vides ut alta* (sur le mont Soracte), 4.7 *Diffugere niues*, ou 3.29 *Tyrrhena regum progenies*, de la fin de laquelle G. DAVIS présente, p. 180, une excellente interprétation.

Le dernier chapitre enfin s'attaque aux « modes » de l'éloge et de l'invective. L'éloge peut être celui d'un lieu, Tibur par exemple en 1.7, ou d'un genre de vie, comme la *mensa tenuis* en 2.16. Dans tous les cas la valeur paradigmatique est évidente. Et bien entendu l'invective, ou du moins la dépréciation, fonctionne de manière identique, mais dans le sens inverse. A cet égard, la célèbre *Cleopatra ode Nunc est bibendum*, 1.37, fait l'objet d'une analyse particulièrement soigneuse et convaincante. Dans les trois parties successives de l'*Ode*, la reine d'Égypte est successivement qualifiée d'*ebria*, de *fatale monstrum*, et enfin de *non humilis mulier*, ce qui constitue une gradation ascendante. G. DAVIS souligne qu'elle fait l'objet d'une sorte de réhabilitation progressive, qui a pour but de glorifier son vainqueur *Caesar*, nommé exactement au milieu du poème.

Dans une conclusion très suggestive, l'auteur montre en particulier que le *carpe diem* horatien est bien plus ancien que la morale épicurienne, puisque bon nombre des thèmes du poète latin remontent à la lyrique grecque archaïque. Ainsi donc voilà l'histoire littéraire qui reprend ses droits par-delà le structuralisme; et d'ailleurs, dans ces mêmes ultimes pages de son livre, G. DAVIS souligne avec une largeur de vues qu'on ne saurait qu'approuver, que toutes les méthodes sont utiles et qu'il n'en exclut aucune. Il reste qu'il a choisi son angle d'approche et qu'il s'y est tenu; la Muse Polyhymnie qu'il a prise comme patronne de son livre est celle dont le nom symbolise dès l'*Ode* 1.1 la polyphonie du lyrisme horatien et qui, donc, justifie les analyses qui sont présentées ici.

Est-ce à dire qu'elles emportent toujours notre adhésion? Non, sans doute, et le contraire serait surprenant, pour peu qu'on songe à la personnalité si complexe du poète. Nous prendrons deux points de détail qui nous mèneront à deux remarques d'ensemble. Dans son analyse, par ailleurs excellente, de l'*Ode* 2.13 sur l'arbre sacrilège, G. DAVIS affirme, p. 83 et suiv., que le passage d'un ton iambique initial à un ton lyrique signifie qu'Horace abandonne désormais la poésie agressive qu'il avait pratiquée dans les *Épodes*, et qu'il considère que le lyrisme est une « superior response to life's vicissitudes ». Le changement de ton est finement vu, mais nous ne l'attribuons pas à une sorte d'affirmation théorique sur l'évolution littéraire d'Horace. Nous y voyons plutôt un reflet du caractère tout humain du poète, transposé dans une attitude d'ordre éthique autant que poétique. En d'autres termes : la chute de cet arbre et le danger qu'il a fait courir à son proprié-

taire ont provoqué, comme il est naturel, un premier mouvement de colère, et chez la plupart des hommes cela ne va pas plus loin; mais le *uates* a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette circonstance, à la fois pour affirmer sa *sapientia* et pour déployer toute la variété de son art. De l'invective au lyrisme : le mouvement n'est pas unique chez Horace, tant s'en faut; on le retrouve, par exemple, dans l'*Ode* 3.27 *Impios parrae recinentis*, où le poète, abandonné par la jeune et volage Galatea, esquisse une invective vite contenue pour retrouver des accents plus paisibles.

L'analyse de l'*Ode* 3.13 *O fons Bandusiae* nous a beaucoup plu également; l'auteur montre très bien son aspect « performatif », comme on dit maintenant : l'immortalité que le poète promet à la source se réalise au moment même où se déroule son chant, *me dicente*. Mais pourquoi affirmer, p. 128, que les ingrédients de la scène, le vin, les fleurs et le jeune animal, sont ceux d'un banquet? Uniquement pour postuler l'adéquation : banquet = poésie lyrique, et donc pour renforcer l'unité performative de la pièce. Or il nous semble que, sans mettre en doute l'importance de l'éthique et de l'esthétique du *symposion* dans les *Odes*, on peut voir les choses un peu autrement. Les « ingrédients » que présente ici le poète sont très clairement ceux d'un sacrifice, et nous pensons que l'on peut tout aussi bien établir l'équivalence : sacrifice = poésie lyrique. C'est même une équivalence très importante, et elle nous permet de formuler un premier regret.

C'est que G. DAVIS nous montre certes la cohérence logique de chacune des *Odes* qu'il analyse; il détaille finement les références aux différents genres littéraires, qui sont, comme on sait depuis assez longtemps, un des jeux favoris d'Horace; il rappelle enfin comment de la poésie on passe à la *sapientia*. Mais cette sagesse horatienne nous est présentée comme uniquement « conviviale »; le sacrifice du chevreau à la source de Bandusie devient un *symposion*, ce qui est tout de même étonnant. N'est-ce pas oublier la dimension religieuse de la sagesse autant que de la poésie d'Horace? Les dieux sont absents du livre de G. DAVIS, mais ils ne sont pas absents des *Odes*! Le lyrisme antique entretient des rapports étroits avec la sphère du divin. On ne peut en faire abstraction sans le mutiler.

D'autre part, le lyrisme procède de sentiments, qu'ils soient individuels ou collectifs, et les exalte en retour. Il se nourrit de la vie, qui est bonheur et souffrance, lutte, défaite et victoire. A côté d'une logique de la raison, nous aurions aimé lire plus souvent des analyses mettant en lumière une logique de la passion. On peut renoncer à la méthode biographique — et c'est légitime — et nous parler pourtant d'amour et de haine plutôt que de poésie lyrique et d'invective. La méditation sur les genres littéraires ne suffit pas à nourrir un poète. L'*Ode* 4.1 *Intermissa Venus diu* est finement analysée (p. 65-71) comme « a subverted disavowal of erotic lyric »; mais ce qui nous touche en elle, c'est qu'elle est comme une prière qui s'élève du milieu d'une détresse; ce qui nous bouleverse aussi, c'est la larme qui coule au vers 34, *manat rara meas lacrima per genas*. Rendre compte de la cohérence d'une *ode* d'Horace, c'est aussi suivre ces mouvements du cœur qui appellent une réponse de la part du lecteur.

G. DAVIS aime les *Odes* et nous les fait mieux aimer. Son livre est fin, intelligent, bien construit, et il contient une foule d'excellentes explications de textes. Les clefs qu'il nous fournit n'ouvrent pas toutes les portes, mais elles en ouvrent un bon nombre. L'auteur, avec retenue et discrétion, respecte notre liberté. Nous pouvons aller plus loin ou ailleurs, si nous le voulons. Nous pouvons, avec l'aide que nous fournit ce très bon livre, réintroduire nos propres aspirations dans la lecture du poète de Venouse.

Hubert ZEHNACKER.

Mary BEAGON, *Roman Nature. The Thought of Pliny the Elder* (Oxford Classical Monographs) : Oxford, Clarendon Press, 1992, XII + 259 pages.

Malgré le sous-titre qui le précise, le titre *Roman Nature* pourra sembler équivoque et abstrait pour un exposé de la pensée de Pline l'Ancien, consciencieux et bien informé certes, mais assez terne, souvent répétitif et toujours dénué d'humour. Il était légitime de vouloir replacer cette pensée dans un courant dont l'auteur va parfois chercher la source jusqu'à Platon ou Aristote, et plus fréquemment chez les Stoïciens. Il est dommage que le lecteur ait çà et là l'impression de se perdre dans une doxographie quelque peu lassante (sur l'absence de raison chez l'animal par exemple, p. 134 sq.), au point que la pensée du naturaliste risque d'en être plutôt obnubilée qu'éclairée.

Sans doute le sujet imposait-il de mettre en pleine évidence une « philosophie » très générale (Pline est dès la préface défini comme étant essentiellement *a non-specialist),* souvent superficielle et peu soucieuse de cohérence. Mais, comme le souligne à juste titre l'auteur, son intérêt est beaucoup accru du fait que l'*Histoire naturelle* peut être considérée comme un témoignage de la culture du I^er^ siècle de notre ère et comme un portrait non seulement de Pline l'Ancien, mais de toute son époque.

Puisque tout part pour Pline de la nature, qui est la vie et également la divinité unique — son polythéisme de convention ne masque guère un panthéisme radical —, M. BEAGON cherche dans la *Divina Natura* les racines de la pensée de celui que la tradition nomme justement « le naturaliste ». Après ce premier chapitre, l'étude est organisée autour de l'homme, placé par Pline au centre du monde, car le naturaliste est aussi défini par l'auteur comme un humaniste. Seul être doué de *ratio,* l'homme est en effet pour Pline le fils chéri et prépotent de la nature. L'étude envisage donc successivement la place de l'homme dans la nature, sa situation vis-à-vis des dieux et des animaux, son rapport à la terre et à la mer, enfin l'usage qu'il fait de la nature pour restaurer sa santé. Ce plan a été sans doute dicté à l'auteur par sa connaissance intime de l'ordre d'importance des préoccupations qui s'expriment dans l'*Histoire naturelle.* Mais il n'apparaît pas comme nécessaire, sans doute parce que M. BEAGON a fait à tort l'économie d'une synthèse finale résumant les acquis de son livre et ouvrant au lecteur des perspectives. Celui-ci doit se contenter de la conclusion désinvolte (« *Some conclusions* » en vingt-cinq lignes) du dernier chapitre, qui entend seulement corriger l'impression de pessimisme que ces pages auraient pu susciter en lui.

Le livre est surtout utile dans la mesure où il se réfère à de très nombreux passages trop souvent négligés de l'*Histoire naturelle* qui éclairent et nuancent la pensée de Pline. On appréciera par exemple le développement (p. 84-87) consacré à la *Natura artifex,* qui donne à croire que déjà, à ses yeux, la nature peut parfois imiter l'art (cf. *H. N.*, 12, 22), alors même qu'il conçoit le jardin comme un modèle réduit de la nature, qui ne doit pas exclure la spontanéité et l'indiscipline de celle-ci. De même, on louera l'analyse perspicace de la pensée de Pline à propos des *latifundia* (p. 165-167 : le mot n'a pas été retenu dans l'index). Justes également sont les considérations sur son hostilité à l'égard de la médecine grecque et son parti pris du recours aux simples, avec la mise en évidence de contradictions majeures, puisque le naturaliste se rencontre sur le terrain de ses chères herbes avec les magiciens qu'il exècre d'autant plus qu'ils s'efforcent de contraindre la nature. Enfin l'auteur a raison de souligner que si la mer semble bien représenter pour Pline l'aspect inquiétant et sauvage de la nature, celui-ci voit dans la navigation un exemple éclatant de la coopération entre l'homme et cette même nature (cf. *H. N.*, 32, 1).

On déplorera en revanche quelques développements oiseux traitant de faux problèmes. Le peu de compassion dont témoigne l'Antiquité à l'égard des animaux ne saurait étonner. Traiter (p. 137) des passages « *animalitarian* » dans l'*Histoire naturelle* n'a guère de sens. C'est forger un néologisme disgracieux pour un bizarre concept qui ne pouvait guère voir le jour qu'outre-Manche. La conclusion, évidente, finit par être tirée par l'auteur (p. 157) : il n'y a pas vraiment (*really*) d' « *animalitarianism* » à proprement parler (*as such*) dans les écrits de Pline! Reprocher au naturaliste (p. 155), *H. N.*, 9, 66, son impassibilité devant la cruauté du gourmet Apicius, qui préconiserait de faire périr le surmulet dans une sauce faite de ses propres « compagnons », et laisser entendre que l'expression d'Apicius *in sociorum garo* trahit dans son anthropomorphisme un instinct de meurtre à l'égard de ses semblables, résulte d'un étrange malentendu. En effet, il s'agit là du garum d'une « compagnie » de producteurs-négociants (cf. R. ÉTIENNE, *A propos du « garum sociorum »*, *Latomus*, 29, 1970, p. 297-313). Nous posons-nous tant de questions quand nous mangeons dans un restaurant chinois un poisson avec du nuoc-mâm? Enfin, et c'est moins grave, nous pensons qu'il est erroné d'accorder trop d'importance (cf. notamment p. 159) au vocabulaire polémique qui, dans l'*Histoire naturelle*, caractérise toute évocation de la ligne de partage entre la terre et la mer. C'est en réalité une tradition des géographes romains que l'on retrouve tout aussi bien chez Méla et qui remonte au moins à Varron (cf. Solin, 27, 3-4). Cette dramatisation permet notamment d'animer la mise en place didactique des continents et des mers, que nos auteurs estimaient mortellement ennuyeuse pour la plupart de leurs lecteurs.

Signalons, sans en faire grief à M. BEAGON, qu'elle n'a pu tirer parti de l'ouvrage récent de S. CITRONI MARCHETTI, recensé par J.-M. ANDRÉ dans *R. É. L.*, 69, 1991, p. 260-261.

Jehan DESANGES.

Ulrich SCHMITZER, *Zeitgeschichte in Ovids Metamorphosen* : Stuttgart, Teubner, 1990, 377 pages.

Le livre d'U. SCHMITZER étudie la dimension politique des *Métamorphoses* en envisageant quatre grands blocs : les passages cosmogoniques des livres I et II, les récits dont les héros offrent un modèle de chef idéal, le rapport entre poésie et politique au livre V, les histoires romaines de Romulus à Auguste. Le traitement de la mythologie opérée par Ovide se ramène, selon l'auteur, à trois procédés. Le plus simple est la mise en évidence du contenu politique d'une histoire ou l'évocation d'un événement contemporain (c'est le cas, par exemple, de la comparaison entre Jupiter et Auguste dans le récit consacré à Lycaon ou de l'allusion à la présence du laurier devant la demeure d'Auguste incluse dans la prophétie attribuée à Apollon). Le second procédé est constitué par l'introduction d'allusions à des événements historiques ou à des œuvres littéraires ou artistiques à teneur politique (la description du voyage et de la chute de Phaéthon est ainsi analysée grâce à des rapprochements entre certains éléments du récit et des textes de Properce et de Virgile). Le troisième procédé consiste à donner une fonction politique à une histoire en l'insérant dans un contexte déjà marqué par des allusions politiques (c'est ce que l'on trouve, selon U. Schmitzer, dans les histoires de Daphné et d'Io).

Au terme d'analyses nombreuses, détaillées et subtiles, quoiqu'elles n'emportent pas toujours l'adhésion lorsqu'elles font appel à des éléments extérieurs au texte en s'appuyant sur des rapprochements qui, malgré leur accumulation,

sont peu convaincants (l'attentat et le châtiment de Lycaon sont ainsi mis en rapport avec la conduite et la punition de Julia), l'auteur propose de voir dans les *Métamorphoses* le reflet des luttes autour de la succession d'Auguste. Par l'ampleur de son étude et la précision de sa réflexion, l'ensemble constitue néanmoins une contribution essentielle à la mise en évidence par la critique actuelle de la dimension politique de la poésie romaine en général et des *Métamorphoses* en particulier.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

E. SCHMIDT, *Ovids poetische Menschenwwelt. Die Metamorphosen als Metapher und Symphonie* : Heidelberg, Carl Winter-Universitätverlag, 1991, 151 pages.

L'ouvrage d'E. SCHMIDT est composé de deux parties, l'une intitulée « Le thème et la signification de l'œuvre », l'autre « Les thèmes et la forme de l'œuvre ». Dans la première, l'auteur développe l'idée que le sujet, le héros et le thème du poème est l'homme, « sans différenciation historique », « l'homme de tous les temps » (p. 56). La deuxième partie commence par une critique des thèses de W. LUDWIG et de B. OTIS; selon E. SCHMIDT, il faut renoncer à raisonner en termes géométriques ou architecturaux; les *Métamorphoses* s'apparentent à l'art musical dans la mesure où elles traitent et orchestrent cinq grands thèmes : l'homme et le monde, les amours des dieux pour des mortels, la colère et les punitions divines, les amours des hommes, les souffrances liées à la condition mortelle et la victoire sur la mort. La principale critique que l'on peut faire au livre d'E. SCHMIDT résulte de son refus de prendre en compte la dimension historique et politique du texte ovidien : de ce fait, les vues proposées, en particulier dans la première partie, restent trop générales et n'éclairent pas la spécificité de l'œuvre.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Peter J. DAVIS, *Shifting Song : The Chorus in Seneca's Tragedies* (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien) : Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann, 1993, 274 pages.

Ce livre est le résultat de longues réflexions sur les tragédies de Sénèque. Déjà en 1983, P. J. DAVIS avait donné dans *Seneca tragicus*, recueil d'articles réunis par A. J. BOYLE, une étude sur *Phèdre* (p. 114-127) et plusieurs autres ont suivi. Dans le présent travail, il envisage l'ensemble des questions relatives au chœur des tragédies, mais en laissant, de propos délibéré, à peu près totalement de côté la métrique. Le fait que les tragédies ont été depuis la Renaissance fréquemment représentées et toujours avec l'adhésion émue du public suggère impérieusement, estime-t-il en commençant (*Prologue : Seneca and the Stage*), qu'elles ont bien été conçues à des fins de représentation. Et, de vrai, même si elles ont été écrites pour des lectures publiques, elles ont bien été pensées comme des pièces de théâtre, élaborées sur le modèle des chefs-d'œuvre grecs et destinés à produire, avec des variations plus ou moins grandes dans les moyens d'expression, les mêmes effets. Mais le chœur est-il dans les pièces de Sénèque, comme ce semble avoir été le cas dans la tragédie grecque postclassique, un simple intermède musical entre les actes ou a-t-il, comme dans celle du V^e^ siècle athénien, une part importante à l'action de la pièce? L'auteur montre que c'est le second terme de l'alternative qui est à retenir, en cherchant à déterminer, puisque Sénèque ne donne pas d'indications

précises à ce sujet, les moments de présence du chœur dans les diverses pièces, le jeu de ses entrées et de ses sorties, au moyen de quatre critères essentiels : — notation nette d'un retour du chœur; — participation au dialogue; — relation entre action et chant suivant; — économie dramatique (chap. 1 : *Presence*). L'attention portée au rapport étroit du chœur avec l'action offre une solution très plausible à des contradictions embarrassantes. Ainsi, dans les *Troyennes*, l'affirmation de l'immortalité de l'âme (chant 1) tend à rendre moins pénible pour Hécube et sa famille la mort de Priam, celle de l'anéantissement total (chant 2) aggrave le poids du châtiment de Polyxène. Puis suivent six chapitres : *Character*; *Mythology*; *Philosophy*; *Prayer*; *Drama*; *Poetry*, et deux appendices : *Octauia*; *Hercules Œtaeus*. Constamment revient l'idée directrice que les chœurs ne sont pas traités pour eux-mêmes mais ont un rôle dans la structure dramatique d'ensemble : ainsi, les références à la philosophie sont appelées par l'action en cours. Avec un retour sur la contradiction entre les deux premiers chants des *Troyennes*, il est, par exemple, bien montré que Sénèque a mis ici à contribution deux conceptions, présentes l'une et l'autre dans l'œuvre en prose. A propos d'*Œdipe*, DAVIS partage l'opinion générale que cette tragédie est celle de la force du Destin, amenant le roi de Thèbes à commettre des actions coupables dont il ne peut être responsable et il observe qu'il y a là déviation par rapport à l'orthodoxie, puisque Chrysippe, d'après le *De fato* de Cicéron, ménageait une place à la liberté humaine dans l'enchaînement des causes, et que Sénèque ne s'est pas lui-même exprimé sur cette question comme il l'annonçait au livre II des *Naturales Quaestiones*. Nous pensons, en effet, que les livres qui nous sont parvenus sous ce titre ne sont que des fragments d'un traité qui devait être couronné par une métaphysique et une théologie et dont la mort a interrompu la rédaction.

Ces quelques notes donnent une idée bien trop sommaire de la richesse d'un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'intéressent au théâtre de Sénèque. Notons en terminant une inadvertance, p. 42, où il y a désaccord entre le texte retenu et la traduction : *Iam caeruleis auectus aquis...* (H. F. 132) : *Now rising on his blue-green horses...*

F.-R. CHAUMARTIN.

M. GRIFFIN, *Seneca. A Philosopher in Politics* : Oxford, Clarendon Press, 1992, XII et 520 pages.

Il s'agit de la réimpression, accompagnée de quelques corrections et augmentée d'un *postscript* (p. 515-520), consacré à la discussion de quelques questions de fait ou d'interprétation à la lumière des plus récents travaux, d'un ouvrage connu de tous les spécialistes de Sénèque et du Haut-Empire, publié pour la première fois en 1976. L'auteur avait, dans un autre travail (*Nero : The End of a Dynasty* : London and New Haven, 1984), repris, sous une forme plus synthétique et adaptée à son sujet, certains des problèmes relatifs à l'action politique de Sénèque. Car tel était bien l'objet de son livre, défini avec une modestie inspirée par la pleine conscience de l'extrême difficulté de l'entreprise et du caractère péremptoire de bon nombre d'affirmations antérieures : aider à mieux connaître le rôle politique du philosophe et à mieux percevoir dans quelle mesure il s'accorde avec les principes formulés dans les œuvres. Le premier obstacle venait, bien sûr, de l'extrême discrétion dont Sénèque lui-même a fait preuve sur ses relations avec la cour impériale et sur son activité de conseiller au gouvernement de l'Empire. Mais il fallait aussi se garder du cercle vicieux et de conclusions trop hâtives, en établissant des liens non fondés entre les principes éthiques affirmés dans l'œuvre et telle

ou telle mesure législative promulguée ou bien telle ou telle action politique ou administrative entreprise sous le principat néronien, du moins dans la période où l'influence du philosophe peut être établie avec assez de sûreté, point qui n'est pas sans soulever lui-même de graves difficultés. L'auteur a donc examiné, avec une extrême minutie et dans toute leur complexité, les témoignages littéraires extérieurs à l'œuvre de Sénèque, qui sont pour l'essentiel ceux de Tacite, Suétone et Dion Cassius; elle a aussi, comme on pouvait l'attendre d'une disciple de R. SYME, appliqué avec la même diligence la méthode prosopographique. Un apport capital est une connaissance très vaste et très solide de l'histoire romaine, notamment dans les domaines législatif et juridique. Les nombreux auteurs de comptes rendus, plus de vingt, se sont accordés à reconnaître la qualité de l'érudition et l'acribie des enquêtes et à souligner l'importance de l'œuvre. Les réserves ont porté sur un plan, qui entraînait d'inévitables chevauchements ou des localisations arbitraires, par une distribution de la matière en deux grandes parties, la première traitant de la biographie et du rôle de Sénèque comme conseiller de Néron et comme promoteur de l'idéologie impériale, la seconde d'un certain nombre de sujets à caractère politique et social (provinces, esclavage, participation politique...) avec l'objectif de vérifier la mesure de l'accord entre la conduite et les positions de principe; sur la présence de quelques contradictions internes; sur un agnosticisme excessif en matière de chronologie, corollaire d'une adhésion trop étroite aux vues de GIANCOTTI; sur une attention insuffisante à la structure et au contenu philosophique de certaines œuvres, le *De breuitate uitae* notamment; sur l'établissement ou l'interprétation de tel ou tel événement historique. On se bornera à mentionner ici deux acquis du travail : une certaine répulsion de Sénèque envers l'action politique, vue confirmée par M. ROZELAAR, qui a abordé la personnalité et l'œuvre du Romain par les voies bien différentes de la médecine, de la psychologie et de la psychanalyse (*Seneca. Eine Gesamtdarstellung* : Amsterdam, 1976); les sources romaines de la conception sénéquienne de la clémence qu'a également reconnues P. GRIMAL, au cours d'une discussion de la thèse exposée par J. de ROMILLY (*La clémence et la douceur dans la vie politique romaine, C. R. A. I.*, 1984, 466-478).

Dans le *postcript* ajouté à la présente réimpression, M. GRIFFIN revient d'abord sur la question de méthode, en réitérant son opposition à l'interprétation autobiographique des œuvres philosophiques de Sénèque traditionnellement en usage pour éclairer carrière politique et vie dans la haute société romaine avec un rappel de ses raisons : les allusions explicites de Sénèque à des événements datables ne permettent que rarement une datation précise de ses œuvres; les allusions sans ambiguïté à des faits particuliers de sa propre vie et de son temps sont rares et éparses dans ses écrits; l'usage sénéquien du « je » n'est pas autobiographique de manière univoque (et il en va bien ainsi, singulièrement dans la seconde partie du *De uita beata*). Est rappelé ensuite, dans le même esprit, que bien des œuvres de Sénèque sont conçues en fonction de la situation particulière de leur destinataire plutôt que de la sienne. L'auteur reconnaît ensuite l'importance des études sur l'histoire sociale : l'épigraphie, en particulier, fait progresser l'information sur la classe dirigeante à laquelle appartenait Sénèque; et sur l'histoire de la philosophie hellénistique et romaine : on apprécie plus justement les œuvres de Cicéron et de Sénèque et on ne les considère plus comme de simples sources, ce qui l'amènerait à corriger aujourd'hui certaines de ses propres perspectives. Puis elle en vient à l'examen de questions précises sur lesquelles les travaux récents ont nourri le débat : diatribe, attribution du fragment de Lactance sur les âges de Rome à Sénèque le Père ou à Sénèque le Philosophe, points litigieux d'histoire ou de prosopographie. Une attention toute particulière est accordée aux contributions des tomes II, 32, 2 et II, 36, 3 de l'*A. N. R. W.* On se limitera à observer que pour les *Lettres*

à Lucilius l'auteur confirme, à tort nous semble-t-il, sa préférence pour les thèses de la fiction littéraire et de la chronologie courte ; en revanche, sur la question de l'esclavage, elle réfute, avec raison croyons-nous, la critique de K. BRADLEY (*C & M*, 37, 1986, 161 et suiv.), dans la ligne de M. FINLEY (*Ancient Society and Modern Ideology*), selon laquelle l'appel de Sénèque à l'humanité envers les esclaves n'aurait été qu'un moyen de renforcer l'institution de l'esclavage, en fournissant à son public, les grands propriétaires romains, un moyen de faire accepter aux esclaves leur condition, jugé plus efficace que la répression.

Maintenant si, pour terminer, un reproche peut être adressé à M. GRIFFIN, ce serait le suivant : une précaution excessive, issue de la trop grande fidélité, dont nous parlions plus haut, à l'exigence de certitude, proclamée par GIANCOTTI, l'a empêchée parfois, tant pour la chronologie que pour le sens politique de certaines œuvres, d'atteindre à une approximation plus exacte et plus complète de la réalité. Lorsque, par exemple, le savant italien refuse de donner le moindre poids à la mention ou à l'absence de mention du nom d'un empereur dans une œuvre, il nous paraît mettre un inadmissible obstacle à l'accès vers des voies fécondes. Et quand on met judicieusement l'accent sur la nécessaire prise en compte du destinataire de l'œuvre envisagée, pourquoi ne pas aller plus loin en ce sens et ne pas admettre que, pour des raisons de décence ou de prudence, bien faciles à imaginer sous un régime tel que celui des Julio-claudiens, Sénèque a choisi comme dédicataire et comme interlocuteur fictif tel ou tel de ses proches, faute de pouvoir s'adresser directement à l'empereur auquel il destinait, en réalité, son enseignement. Il n'est pas, bien sûr, certain, mais, du moins, fort probable que, si Caligula est pris à partie avec une telle vigueur dans le *De ira*, c'est pour offrir à Claude un contre-modèle au tout début de son règne et lui montrer l'incompatibilité totale de la colère avec un exercice serein de la justice. Il s'agit bien, selon l'heureuse expression de J. FILLION-LAHILLE, d'un préceptorat de Claude, bien plus aisément concevable dans les premiers mois de 41 qu'à une date ultérieure. Ainsi, quelles que soient les difficultés de la tâche, faut-il, dès lors que des indices suffisamment sûrs et concordants orientent vers cette direction, renoncer à déceler, au-delà du sens le plus immédiatement perceptible, un sens caché, où se trouvent impliqués les relations de Sénèque avec le pouvoir et des desseins politiques ? Dans le cas du *De beneficiis*, faudrait-il croire que la présence de réflexions sur le régime monarchique, l'impossibilité d'un retour à la république, l'irrésistible tendance de tout pouvoir personnel à se transformer en tyrannie, conjuguée avec l'insistance mise sur les bienfaits reçus sous la contrainte et l'omission du nom de Néron, serait sans aucun lien avec la dégradation des rapports du conseiller avec son souverain et l'évolution du régime vers la tyrannie ? C'est d'autant moins vraisemblable qu'en cette période il était, moins que jamais, possible à Sénèque d'user d'un langage trop direct. Les chercheurs modernes sont donc, de bon ou de mauvais gré, condamnés à une sorte d'herméneutique.

F.-R. CHAUMARTIN.

Irène FRINGS, Odia fraterna *als manieristisches Motiv. Betrachtungen zu Senecas* Thyest *und Statius'* Thebais (Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 74 pages.

Le présent travail a pour objet la haine entre frères comme thème privilégié du maniérisme. Ce courant littéraire, défini et étudié en tant que tel par E. BURCK (*Vom römischen Manierismus. Von der Dichtung der frühen römischen Kaiserzeit* : Darmstadt, 1971), au moyen d'un concept emprunté pour la première fois à l'his-

toire de l'art par E. R. CURTIUS (*Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* : Bern, 1948), situé dans le temps de la mort d'Auguste à celle de Domitien, a pour caractère fondamental l'expression hyperbolique de passions démesurées. Le thème des frères ennemis, aux origines fort lointaines (Caïn et Abel, Esaü et Jacob, Seth et Osiris), présent dans la tragédie grecque (*Les sept contre Thèbes* d'Eschyle, *Les Phéniciennes* d'Euripide) convenait parfaitement à la recherche de ce type d'effet littéraire. Dans la *Pharsale* de Lucain, il prend pour matière la guerre civile romaine, qu'Horace avait, dans la septième *Épode*, associée comme guerre fratricide à la légende des origines, dans les *Argonautica* de Valérius Flaccus, les mythes grecs avec Eson et Pélias, Aéetès et Persès. Il en va de même avec le *Thyeste* de Sénèque et la *Thébaïde* de Stace, qui constituent son traitement le plus achevé. C'est la raison pour laquelle l'auteur a choisi de comparer ces œuvres de trois points de vue : le rôle de la malédiction, l'action des Furies, la caractérisation des deux couples de frères, Atrée et Thyeste, Étéocle et Polynice. Dans les deux premiers cas apparaît une sorte de renchérissement et d'extension : la malédiction, assez brièvement évoquée par Sénèque, devient dans la *Thébaïde* l'élément moteur de l'action : elle est exprimée dès le premier livre par Œdipe qui, à la différence de Tantale, appelle le malheur sur ses descendants et les Furies travaillent à son accomplissement, leur action étant doublée par celle de Jupiter. Dans le dernier, il s'agit plutôt de simplification réductrice : l'Étéocle des *Sept* était un monarque dévoué à ses concitoyens, jusqu'au sacrifice suprême contre un usurpateur, celui des *Phéniciennes* un tyran auquel Polynice opposait une résistance légitime; dans la *Thébaïde* toute référence au bien ou au droit disparaît. L'auteur voudrait qu'il en fût de même pour les protagonistes du drame sénéquien, avec quelque excès : Thyeste y est un personnage beaucoup plus complexe (voir p. 29-30). Stace offre aussi une autre forme de développement du thème, en mettant en action, au plan divin, la haine de Jupiter et de Pluton. La conclusion note sagement l'impossibilité de trouver une formule unitaire, distinguant globalement la littérature dite maniériste de la littérature classique. Ces investigations consciencieuses gagneraient à être poursuivies plus avant en matière de style. Et la question reviendrait de savoir si la pertinence du concept résiste vraiment à l'épreuve des faits.

F.-R. CHAUMARTIN.

Carmelo SALEMME, *Medea. Un antico mito in Valerio Flacco* (Studi latini, 8) : Napoli, Loffredo ed., 1993, 107 pages, 20 000 lires.

C. SALEMME, qui a déjà consacré plusieurs travaux à des auteurs de l'âge d'argent (Martial, Manilius) étudie ici le personnage, ou plutôt le mythe déjà ancien, de Médée tel qu'il est traité par Valerius Flaccus dans les *Argonautica*. On ne peut, affirme-t-il à plusieurs reprises, lire cette œuvre sans tenir compte de celle d'Apollonios de Rhodes; on ne peut comprendre pleinement le poète latin sans le confronter à son modèle grec. Il s'agit donc d'établir les rapports entre les deux textes pour découvrir et préciser les transformations qui ont été apportées au mythe de Médée par le poète latin. L'auteur étudie donc dans l'œuvre de Valerius Flaccus les différents épisodes où apparaît le personnage de Médée et s'efforce d'en déterminer les caractères spécifiques. À ses yeux, il y a une transfiguration littéraire du mythe, qui est traité d'une façon nouvelle et témoigne ainsi de l'expérience littéraire de Valerius et des traditions propres à la littérature du I^er^ siècle après J.-C. Il montre en particulier, par l'analyse de quelques passages significatifs, l'influence sur le couple Jason-Médée dans l'*Argonauticon* du couple Énée-Didon dans l'*Énéide*;

l'œuvre est marquée par toute une tradition littéraire qui est celle du genre épique ; le mythe de Jason-Médée subit une influence homérique, mais celle-ci s'exerce par le canal de l'épopée virgilienne.

C. SALEMME nous propose une lecture suggestive et souvent nouvelle de l'œuvre de Valerius Flaccus, qui pourra aider à donner au poète la place qu'il mérite dans la littérature latine. L'ouvrage s'achève sur deux index et surtout sur une très abondante et très complète bibliographie.

J. HELLEGOUARC'H.

G. O. HUTCHINSON, *Latin Literature from Seneca to Juvenal. A Critical Study*, Clarendon Press, Oxford, 1993, XIV et 368 pages.

A qui croirait, d'après le titre, avoir affaire à une histoire de la littérature parcourant les trois générations qui séparent les premiers dialogues de Sénèque des dernières satires de Juvénal, le sous-titre apporte aussitôt un démenti : il s'agit d'une étude critique, ou plutôt d'une somme d'études critiques, « which seeks to take both a larger and a closer view, both exploring the similarities and differences between various kinds of literature in the period, and bringing out in detail some of the artistry and the basic aesthetic concerns that underlie it » (p. 1). Et en effet, on n'observe ici aucun des traits qui caractérisent ordinairement une histoire de la littérature : pas de notices biographiques des auteurs, pas de prétention à l'exhaustivité dans la description de la vie littéraire — au contraire, l'ouvrage se veut « brutally selective in the choice of authors and works » (p. 1) —, pas de progression chronologique. L'auteur se limite délibérément aux plus grands noms de la littérature de cette époque ; et il organise ses neuf chapitres autour de thèmes critiques, comme le montrent les titres : 1) *Conceptions of Genre : Criticism in Prose, 'Lower' Poetry.* 2) *Genre and Philosophy, History, and High Poetry.* 3) *Wit.* 4) *Extravagance.* 5) *Structure and Cohesion.* 6) *The Gods in Mythological Poetry.* 7) *The Gods in Prose and in Lucan.* 8) *Death in Prose.* 9) *Death in High Poetry.*

Chacun de ces chapitres juxtapose, avant d'en faire la synthèse, des études précises de passages choisis, considérés comme représentatifs d'un auteur, d'une œuvre, d'une pensée, et qui servent en quelque sorte d' « échantillons », *samples*. Par exemple, le premier chapitre s'appuie sur Quintilien, Tacite, Pline le Jeune, Sénèque, Pétrone, Martial, Perse, Juvénal ; le troisième, sur Sénèque (les tragédies), Lucain, Valerius Flaccus, Silius Italicus, Stace, Martial, Perse, Juvénal, Sénèque à nouveau (les œuvres en prose), Tacite, Pline le Jeune. Pour chacun de ces auteurs ont été retenus un ou plusieurs passages, choisis avec bonheur et exploités avec science et finesse (on souhaiterait parfois que les citations, présentées en latin avec traduction anglaise, fussent plus longues, de façon à donner une meilleure idée du fait littéraire qu'elles illustrent). Avec une modestie extrême, ces études se veulent non point exhaustives, mais suggestives. « The hope is that [this book] may give to readers little acquainted with the period a curiosity to read more of its literature for themselves, and to readers better acquainted some personal reactions, sprung from thought and study, which it might interest them to reflect on » (p. 1). En fait, le livre va au-delà du projet déclaré : la juxtaposition, pour chaque question de critique littéraire, des divers points de vue et des diverses pratiques des auteurs latins permet de révéler, à l'intérieur de la période considérée, points de contact et lignes de force.

L'auteur se propose donc d'ouvrir des perspectives et de susciter des curiosités. D'où l'importance des pistes bibliographiques proposées dans les notes : elles permettent au lecteur qui le désire de faire le point sur une question et de pour-

suivre par lui-même une étude spécialisée. Toutes ces références sont réunies en annexe dans une abondante bibliographie, arrêtée en 1990. Bien entendu, cette bibliographie n'est pas exhaustive, et ne cherche pas à l'être, étant donnée l'ampleur de la matière. Elle est néanmoins fort bien informée. Tout au plus avons-nous parfois regretté que des études de synthèse ne fussent pas citées, au profit d'articles plus limités. Un seul exemple : s'agissant des travaux de P. GRIMAL sur Sénèque, sont retenus deux articles de propos étroit et assez anciens, et non son *Sénèque* (Paris, 1978) qui au demeurant reprend, au sein d'une large synthèse, la quintessence de ces deux articles.

Le livre propose aussi plusieurs *indices* : des passages étudiés, des idées, des noms propres antiques, et enfin des auteurs avec pour chacun le détail des thèmes s'y rapportant. Cela était bien nécessaire, car on devine l'inconvénient inhérent au parti-pris de méthode qui structure un tel ouvrage : c'est l'éparpillement. L'exemple extrême est celui de Sénèque, étudié à treize moments différents (il est vrai que cet auteur est considéré au double titre de prosateur et de poète). Mais Tacite, lui, apparaît à huit moments différents, Pline à cinq, et ainsi de suite. L'index des passages étudiés et celui des auteurs antiques peuvent heureusement aider le lecteur qui le souhaite à opérer par lui-même la synthèse.

Pour notre part, nous retenons de cet ouvrage son ambition, réussie, et son caractère suggestif. Pourront en faire leur profit non seulement des étudiants avancés, mais aussi des latinistes chevronnés auxquels il fournira matière à d'enrichissantes réflexions.

Mireille ARMISEN-MARCHETTI.

C. VALERIO FLACCO, *Argonautiche* Libro VII, Introduzione, testo e commento a cura di Annamaria TALIERCO, Roma, 1992, 170 p.

VALERIUS FLACCUS, *Argonautica*, VII, Ein Kommentar, Hubert STADLER, Hildesheim, 1993, 252 pages.

Deux commentaires du livre VII des *Argonautiques* paraissent au même moment : signe des temps. En effet depuis le commentaire de P. LANGEN en 1896, Valérius Flaccus a été passablement négligé. Mais l'intérêt pour ce poète se renouvelle, comme en témoigne la parution l'an dernier de l'ouvrage collectif *Ratis omnia vincet*. On attend un certain nombre d'éditions commentées pour des livres particuliers (voir *Ratis omnia vincet*, p. 7-8) et un commentaire d'ensemble de F. SPALTENSTEIN. Pour l'heure seuls sont parus ceux de M. KORN (IV, 1-343) et les deux ouvrages ci-dessus sur le chant VII.

On ne s'étonnera pas de ce double choix du chant VII : c'est sans doute le plus beau de l'épopée, entièrement centré sur le drame de Médée. Les deux auteurs ont sans doute été séduits par cet aspect romanesque.

A. TALIERCO se fonde sur l'édition de W. W. EHLERS, la plus récente, qu'elle reproduit en entier au début de son commentaire. Celui-ci est d'une grande qualité, particulièrement attentif aux faits de style, pour lesquels l'auteur s'appuie souvent sur les analyses de S. CONTINO. Les problèmes de texte sont traités d'une façon complète : toutes les leçons sont données, y compris les corrections proposées récemment par J. DELZ (*in Ratis omnia vincet*), mais le plus souvent l'auteur ne s'engage pas. Le commentaire comme l'introduction se veulent objectifs et la part de l'interprétation y est réduite à l'extrême. L'auteur ne prend pas parti, par exemple, sur la datation ni sur le nombre de livres de l'épopée. Au-delà du nécessaire parallèle avec Apollonios de Rhodes, l'influence des poètes latins (Catulle, Virgile, Ovide,

Sénèque et Lucain) est clairement analysée. Bref, il s'agit d'un commentaire d'une grande rigueur, qui ne dit que ce qui est nécessaire, mais tout ce qui est nécessaire.

H. STADLER, lui, développe davantage et s'engage aussi davantage. Il suit également le texte de W. W. EHLERS, mais le présente par groupes de deux à trois vers. Par ailleurs il ne mentionne les problèmes de texte que lorsqu'il s'écarte de EHLERS. Divisant l'ensemble du livre en dix séquences, il fait précéder chacune d'elles d'un commentaire général, qui tente d'évaluer l'originalité de Valerius Flaccus par rapport à Apollonios et à Virgile (les rapports Didon-Médée sont souvent abordés). L'introduction envisage rapidement le rôle des hommes et des dieux et s'attarde davantage sur la mise en forme, le style et la métrique (p. 5-13).

Au total, deux instruments de travail fort précieux.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

Philip HARDIE, *The Epic Successors of Virgil, a study in the dynamics of a tradition*, Roman literature and its contexts : Cambridge University Press, 1993, 129 pages, bibliographie, index.

Dans la ligne des travaux qu'il a déjà consacrés à l'épopée antique et à ses prolongements au Moyen Âge et à la Renaissance, Ph. HARDIE étudie quelques-uns des thèmes fondamentaux du genre épique, d'abord, essentiellement, dans l'œuvre de Virgile, mais en recherchant les réécritures qu'en font Ovide, Lucain, Stace, Silius et Valérius Flaccus, auteurs de « monstrous poems possessed of a restless and fertile energy », et en montrant les correspondances de ces thèmes avec les grandes préoccupations politiques des Romains pendant le premier siècle du principat : recherche d'un équilibre au milieu des incertitudes du temps, possibilité d'établir une paix durable, relation entre pouvoir et sacré, distinction difficile entre Bien et Mal, angoisse devant les problèmes de continuité et de succession. Tels sont donc les axes de l'étude, que l'auteur présente le plus souvent sous forme de deux concepts antithétiques : ainsi l'épopée se veut œuvre complète et close, alors qu'elle porte en elle des pierres d'attente qui sont autant d'incitations aux réécritures. Et si le héros épique est avant tout celui de la prééminence individuelle, un être au destin singulier, il rejoint le multiple dans les enjeux de sa mission. Et son unicité est sans cesse menacée par une dualité polémique qui est aussi au cœur de l'histoire de Rome (comme en témoigne le mythe des jumeaux ennemis), et qui sera bien près de l'amener à sa perte avec les guerres civiles.

Cette dialectique de l'un et du multiple se retrouve dans la suite de l'ouvrage : au thème du héros-champion (« Un pour Tous ») s'oppose celui du « Tous pour Un », lorsque beaucoup périssent par la faute d'un seul. Ces victimes, par un jeu d'échange, représentent ceux qui les offrent; mais la substitution — dont l'auteur fait un des motifs majeurs de l'épopée latine — va plus loin : ainsi Turnus est sacrifié parce qu'il porte les armes d'un autre : *Pallas te hoc uolnere, Pallas/immolat* lui dit Énée. Et les héros épiques se voient souvent envahis par un modèle qui se substitue à eux, jusqu'à devenir la proie des Furies infernales.

L'épopée est aussi le lieu où s'affrontent les forces du Ciel et celles de l'Enfer, créant une situation où la distinction du Bien et du Mal devient floue, où les valeurs glissent entre Enfer, Terre et Ciel (c'est-à-dire entre dieux, hommes et bêtes) : le meilleur exemple en est Hercule, le héros impérial par excellence. L'itinéraire épique va de l'Enfer au Ciel : la vie des empereurs du premier siècle, elle, présente souvent le cheminement inverse !

Pour Ph. HARDIE, l'enjeu central de l'épopée est la continuité ou la rupture dans les structures politiques et sociales : d'où l'importance des généalogies et des

questions de succession et de filiation. On craint que le fils *degener* ne soit pas à la hauteur de son père, comme Rome tremble devant les problèmes dynastiques et la succession de ses maîtres. Et le poète, s'identifiant à ses héros, ne peut échapper à « l'angoisse de l'influence ». La succession poétique apparaît comme une lutte, la *retractatio* comme une « imitation contrastée », Silius et Stace en sont des exemples bien connus.

Toutes ces analyses sont constamment appuyées de renvois aux œuvres et de citations; la bibliographie montre une bonne information, mais on peut regretter qu'elle se limite essentiellement aux travaux de langue anglaise. Ph. HARDIE apporte aux études sur l'épopée romaine une contribution originale. Il met bien en valeur (même si parfois les rapprochements entre passages, d'une œuvre à l'autre, peuvent paraître un peu forcés) les correspondances entre le contenu même des œuvres, le statut du poète face à ses modèles, et la situation morale et politique à Rome dans le premier siècle du principat. Il participe ainsi au mouvement contemporain qui a enfin permis d'apprécier à leur vraie valeur, souvent méconnue jusque là, des auteurs et des œuvres qu'il est grand temps de voir quitter le « second rayon ».

Georges DEVALLET.

Manuscrits latins de la Bibliothèque Vaticane, tome III, 1. Catalogue établi par E. PELLEGRIN et F. DOLBEAU, J. FOHLEN et J.-Y. TILLIETTE, avec la collaboration d'A. MARUCCHI et de P. SCARCIA PIACENTINI. Fonds Vatican latin 224-2900, Éditions du C. N. R. S., Paris, 1991, 681 pages, 24 planches h. t.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire dans la même revue la recension de deux des tomes précédents, à savoir le tome II, 1 (1978), Fonds Paletta et Fonds de la Reine; II, 2 (1982), Fonds Palatin, Rossi, Sainte Marie Majeure et Urbinate. Ce nouveau volume donne la liste des manuscrits latins du Fonds Vatican latin, entre les n^{os} 224 et 2900. — Brève (p. 7-19), mais importante préface-présentation de J. FOHLEN : sur les 15000 manuscrits du Fonds Vatican, plus d'un millier renferment des textes classiques latins. Le Fonds Vatican latin est « le plus difficilement accessible et le plus mal connu », écrit J. FOHLEN (p. 7), qui précise (note 2) : « plus de cinq cents manuscrits classiques ne sont l'objet d'aucune référence pendant la période considérée (dans la *Bibliographie* de M. BUONOCORE, Vatican 1986, qui concerne les années 1968 à 1980) et note (p. 19) qu' « il est encore sous-estimé et sous-utilisé ». Les pages 20 à 22 contiennent deux annexes, précieuses pour le chercheur, pour qui elles constituent un véritable mode d'emploi en vue de la consultation : I. *Les inventaires actuels du Fonds Vatican latin*; II. *Utilisation des inventaires anciens du Fonds Vatican latin.*

Pour chaque manuscrit sont indiqués successivement : 1) le support (parchemin; papier; parfois filigranes), la date, le format, la pagination (éventuellement les titres courants, les blasons et les gloses), le contenu détaillé avec « incipit » et « explicit », les écritures; 2) l'origine; 3) le ou les possesseur(s); 4) la « bibliographie ».

Un index de 19 pages (noms des auteurs) — instrument indispensable pour l'utilisation du catalogue — est inséré dans ce volume comme dans les précédents.

Un travail considérable, qui rendra les plus grands services.

Paul JAL.

Augustinus-Lexicon, vol. 1, fasc. 5/6 : *Bellum-Ciuitas Dei*, hrsg. von Cornelius MAYER : Basel, Verlag Schwabe & Co. AG, 1992, col. 641-959.

Avec cinquante entrées, ce double fascicule est particulièrement riche et varié : fin de *Bellum* (M. F. BERROUARD), *Benedicere, benedictio* (M. KLÖCKENER), *Blasphemia* (I. OPELT), *Bonifatius Cataquentis episcopus* (S. LANCEL), *Bonifatius comes Africae* (R. A. MARKUS), *Bonifatius episcopus Romanus* (M. WOJTOWYTSCH), *(De) Bono coniugali* (M. F. BERROUARD), *(De) Bono uiduitatis* (A. ZUMKELLER), *Bonum* (N. FISCHER), *Breuiculus conlationis cum Donatistis* (S. LANCEL), *Bulla Regia* (S. LANCEL), *Caecilianus Carthaginiensis episcopus* (B. KRIEGBAUM), *Caecilianus « inlustris »* (S. LANCEL), *Caelestinus* (M. WOJTOWYTSCH), *Caelestius* (G. BONNER), *Caelum* (A, SOLIGNAC), *Caelum caeli* (A. SOLIGNAC), *Caesarea* (S. LANCEL), *Calama* (S. LANCEL), *Calix* (V. SAXER), *Calumnia* (I. OPELT), *Canon* (C. MUNIER), *Canon scripturarum* (K. H. OHLIG), *Cantatio, canticum, cantus* (G. WILLE), *Capax Dei* (G. MADEC), *Caritas* (D. DIDEBERG), *Caro-spiritus* (C. MAYER), *Carthago* (S. LANCEL), *Cassiciacum* (G. J. P. O'DALY), *Castitas, castus* (A. ZUMKELLER), *Catechumenus* (E. LAMIRANDE), *(De) Catechizandis rudibus* (C. MAYER), *Cathedra* (J.-P. CAILLET), *(Ad) Catholicos fratres* (M. MOREAU), *Catholicus, -a* (A. SCHINDLER), *Causa* (C. MUNIER-G. C. STEAD), *Causa finita est* (C. MAYER), *Celebrare, celebratio* (M. KLÖCKENER), *Centurius a Donatistis* (*Contra quod attulit-*) (A. SCHINDLER), *Character* (E. DASSMANN), *Chrisma* (C. MAYER), *Christianus* (E. LAMIRANDE), *Christus* (G. MADEC), *Cibus-potus* (A. ZUMKELLER), *Cicero* (M. TESTARD), *Circumcelliones* (C. LEPELLEY), *Circumcisio* (C. MAYER), *Circus* (W. WEISMANN), *Cirta* (S. LANCEL), *Ciuis, ciuitas* (C. LEPELLEY, début de *Ciuitas Dei* (E. LAMIRANDE).

La qualité des articles est toujours digne des plus vifs éloges; certains constituent de véritables monographies. Au rythme actuel d'un fascicule annuel, depuis 1986 (cf. *R. É. L.*, 64, 1986, p. 240; 67, 1989, p. 420; 69, 1991, p. 265), l'entreprise sera achevée dans un quart de siècle. Nous continuons de penser que certains lemmes voisins gagneraient à être regroupés.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Specimina eines Lexicon Augustinianum (*SLA*), erstellt auf Grund sämtlicher Editionen des Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum von W. HENSELLEK & P. SCHILLING : Wien, Verlag der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften, 1992, Lieferung 6, 52 pages.

Ce sixième fascicule (cf. *R. É. L.*, 69, 1991, p. 266-267) contient les huit lemmes suivants : *medicamen, medicamentum, medicina, medicinalis, medico, medicus, mysterium, mysticus*. Occupant respectivement 7, 10 et 9 pages (sur deux colonnes), *medicina, medicus* et *mysterium* équivalent pratiquement à de véritables études lexicologiques. Avec cette livraison, la collation du matériel lexical est désormais étendue aux éditions du *C. C. L.* et aux *Sermons Morin*. Au total, 107 termes ont été traités.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Giovanni CUPAIUOLO, *Tra poesia e politica. Le pasquinate nell' antica Roma* (Studi latini, 10) : Napoli, Loffredo ed., 1993, 153 pages, 26 000 lires.

Les témoignages que nous fournit la littérature latine sur la vie politique à Rome sont essentiellement, nous rappelle G. CUPAIUOLO, le produit de la classe conser-

vatrice ; mais il y a eu aussi une autre littérature, expression de la réaction populaire contre le pouvoir dominant. Elle est essentiellement constituée par ce qu'il appelle les *uersus populares*, compositions poétiques anonymes, nées du peuple et destinées au peuple, dont quelques éléments seulement nous sont parvenus.

Cette production remonte aux origines de Rome et a été abondante surtout au cours de la période républicaine. Elle prend diverses formes qui ont en commun, le mélange du sérieux et du plaisant et traduisent le fort sens critique des Romains. Ces pièces pratiquent surtout l'attaque *ad personam*, qui a un caractère plébéien et est préférée à celle qui serait dirigée contre les institutions, estimée à juste titre plus dangereuse. Cette littérature liée à la présence de la foule se manifeste dans les lieux et les circonstances où celle-ci participe : cérémonies, jeux, triomphes, etc. L'auteur accorde une place toute particulière aux *carmina triumphalia*, où s'exprime une communauté de pensée entre les soldats et le peuple et qui sont donc un témoignage de la conscience nationale.

Sous l'Empire, cette littérature se transforme, en raison même des modifications de la vie politique, dans laquelle le peuple est moins présent. Elle prend donc une forme à la fois plus aristocratique et plus politique : les poèmes sont alors souvent consacrés à l'exaltation des grandes figures républicaines. L'auteur étudie aussi la place prise dans les provinces par ces œuvres, dont il ne subsiste que des restes assez dispersés. G. CUPAIUOLO s'interroge sur le rôle et l'efficacité de cette littérature dans la vie politique romaine. Elle a été faible, pense-t-il ; nous n'avons pas de traces de poursuites contre les auteurs de *uersus populares*. L'attitude des empereurs a été souvent contradictoire. L'auteur rappelle certaines réactions, dont les données sont d'ailleurs mal connues, comme celle d'Auguste contre Ovide ; la *lex maiestatis* a servi à Tibère de couverture pour l'application d'une sorte de terrorisme politique ; mais, sous les Flaviens, les procès n'ont été fréquents que sous Domitien. En conclusion, G. CUPAIUOLO insiste sur l'importance de cette production, expression d'une réaction collective qui cherche à se manifester hors du cadre institutionnel et témoignage précieux sur l'évolution de la vie sociale.

Le volume se termine sur deux très utiles appendices. Le premier, intitulé *Aspects linguistiques et métriques*, fournit des indications tout d'abord sur la langue très particulière de ces textes : recours aux artifices verbaux, aux jeux de mots, utilisation des dispositions verbales, etc. ; l'auteur souligne le caractère très individuel et ponctuel de ces petites pièces ; il n'y a pas de module de base comme on peut l'observer dans les textes épigraphiques. G. CUPAIUOLO observe aussi la présence de structures plus raffinées dans les pièces d'époque impériale. Du point de vue métrique, on constate une très nette différence entre la période républicaine, où dominent les vers iambo-trochaïques, sénaires et septénaires, ainsi que les mètres lyriques, et dans lesquels il y a en général coïncidence entre accent verbal et ictus métrique ce qui traduit le rapport avec la langue parlée, et la période impériale où est surtout utilisée la forme métrique beaucoup plus raffinée qu'est le distique élégiaque. Le deuxième *Appendice* apporte quelques brefs aperçus sur la survivance et la pratique du genre, sous la forme de la « pasquinade », au Moyen Âge et sous la Renaissance.

G. CUPAIUOLO nous donne l'occasion d'un très agréable et très utile contact avec une littérature mal connue, mais dont le rôle social et politique n'a sans doute pas été négligeable. L'exposé, allègre, est enrichi, mais aussi quelque peu alourdi de notes très développées, qui fournissent des indications bibliographiques très abondantes, mais parfois un peu démesurées, surtout quand on retrouve dans ces notes un texte déjà présent dans l'exposé proprement dit (par exemple p. 37, n. 19 et p. 38 ; p. 54 et n. 47 ; p. 79 et n. 39 ; p. 148, n. 21 et p. 149). L'intérêt et la qua-

lité de l'ouvrage font en revanche vivement déplorer l'absence d'une bibliographie systématique, ainsi que d'un index des textes cités, qui eussent beaucoup ajouté à son efficacité.

J. HELLEGOUARC'H.

Maria Laura ASTARITA, *La cultura nelle 'Noctes Atticae'* (Saggi e Testi Classici, Cristiani e Medievali, 6) : Centro di Studi sull'Antico Cristianesimo, Università di Catania, 1993, 249 pages.

L'analyse du contenu des *Noctes Atticae* peut-elle renseigner sur leur finalité, sur le public concerné, sur le genre littéraire auquel elles appartiennent ? Ces questions motivent l'enquête entreprise par Maria Laura ASTARITA et justifient le plan de l'étude, ce que démontre l'introduction en faisant le point sur la méthode de travail pratiquée par Aulu-Gelle, sur la structure de l'œuvre. L'hypothèse à vérifier se résume ainsi : en présentant, sans ordre apparent, une succession de chapitres sur des sujets déterminés, Aulu-Gelle donne l'exemple d'une culture acquise librement et avec plaisir. Il importe de discerner comment il concevait cette culture, qu'il avait lui-même acquise par les moyens variés dont il donne exemples dans sa mise en œuvre. Ces principes se laissent facilement déduire de la préface des *Noctes Atticae*; une comparaison avec celles respectivement rédigées par Pline l'Ancien et Macrobe en éclaire d'ailleurs les intentions.

Le contenu des *Noctes Atticae* est alors étudié en quatre chapitres, réunissant et classant les sujets relevant des sciences littéraires, de la philosophie, des sciences juridiques et d'autres sciences comme la médecine, la géométrie, l'astronomie, la physique et la géographie. Un cinquième chapitre est réservé aux nombreuses citations de Favorinus et de Fronton et précède les instruments ordinaires de la recherche, bibliographie, très à jour, et *index*.

Cette mise en ordre du contenu des *Noctes Atticae* a des avantages évidents : réaliser des synthèses exhaustives, donner tous les renseignements utiles sur les sources; surtout, elle propose une analyse clairvoyante du travail accompli par Aulu-Gelle, met en valeur ses prises de position et précise ses idées sur la culture. Certes, on savait déjà bien des choses par une simple lecture du texte, comme la détermination de l'auteur à s'abstraire des *negotia* pour s'adonner à l'*otium litteratum*, sa curiosité passéiste ou ses réserves à l'encontre de la culture scolaire. Mais, de plus, ces analyses, toujours fondées sur des faits précis et d'habiles rapprochements, révèlent en Aulu-Gelle non pas simplement un érudit, mais un homme doué d'une large ouverture culturelle, qui estime dangereux de s'enfermer dans des spéculations inutiles si la théorie n'a pas d'influence sur l'action, en particulier dans le domaine des devoirs publics et privés. Il prend même l'allure d'un homme de science assez proche de nous quand on nous le montre préoccupé par l'actualisation et l'élargissement des connaissances, partisan convaincu de l'interdisciplinarité, sensible à la notion d'évolution historique du savoir. Mieux encore, Maria Laura ASTARITA avance l'idée qu'Aulu-Gelle, l'un des premiers, a pris conscience de l'existence de cultures différentes, hors du domaine romain. Les *Noctes* apparaissent alors non plus comme une accumulation érudite de détails disparates, mais comme un ensemble de choix qui s'adresse à tous les Romains soucieux de s'enrichir l'esprit pour mieux agir dans leurs domaines respectifs. C'est peut-être prêter à notre auteur des attitudes un peu trop modernes et une envergure intellectuelle inattendue, privilégier, aussi, une reconstruction arbitraire, mais la démonstration quand elle est appuyée sur des faits précis, reste assez convaincante.

Jean GÉRARD.

Beginnings in classical literature, edited for the Department of Classics by Francis M. DUNN and Thomas COLE (Yale classical studies, vol. 29) : Cambridge University Press, 1992, VIII et 245 pages.

Cet ouvrage collectif a pour sujet la manière dont commencent les œuvres, leur ouverture, étudiée de nombreux points de vue pour des auteurs très divers d'Homère à Tacite. En introduction (*Introduction : beginning at Colonus*), F. M. DUNN, après avoir évoqué la fort célèbre discussion entre Eschyle et Euripide à propos de leurs prologues dans les *Grenouilles*, prend l'exemple d'*Œdipe à Colonne*, en montrant que l'interrogation sur le sens des lieux de la scène, soumise dès le tout début au spectateur et réitérée jusqu'au dévoilement final, est un élément dramatique nouveau et essentiel. Viennent ensuite onze contributions : William H. RACE (*How Greek poems begin*) établit une typologie des ouvertures dans la poésie grecque, selon divers modèles tirés d'Hésiode, Pindare et Callimaque, narratif (récits d'événements), dramatique (mises en scène ou dialogues), discursif (recherche argumentée d'une vérité), hymnique (invocation à un dieu) ; Victoria PEDRICK (*The Muse correct : the opening of the* Odyssey) montre que, dans l'*Odyssée*, un aspect dialectique ou dramatique est donné à l'invocation rapsodique traditionnelle, puisque la Muse répond à la demande du narrateur, en fixant un nouveau commencement pour le récit et en précisant le caractère de son héros ; Hayden PELLICIA (Sappho, 16, Gorgias' *Helen and the preface* in Herodotus' *Histories*) indique comment des auteurs peuvent trouver un élément d'originalité dans une nouvelle manière d'introduire : c'est le cas pour Gorgias et Hérodote avec leur défense d'Hélène par rapport à Sappho leur modèle : Charles SEGAL (*Tragic beginnings : narration, voice, and authority in the prologues of Greek drama*) distingue dans la tragédie les prologues en forme de supplication destinés à éveiller la sympathie, ceux qui, en exprimant une complicité, cherchent à susciter un intérêt pour un protagoniste muet ou absent et ceux qui ont un rôle essentiel d'information ; pour Diskin CLAY (*Plato's first words*), si les mises en scène introductives de Platon ne paraissent pas toujours strictement nécessaires au contenu philosophique du dialogue, le lien s'impose avec une grande force dans le *Phédon* et la *République* ; Niall W. SLATER (*Plautine negotiations : the* Poenulus *prologue unpacked*) fait apparaître, à propos de cette comédie romaine, la fonction initiatrice du prologue à l'univers de la pièce, dont il révèle par anticipation les thèmes et la double structure de l'action ; Gian Biago CONTE (*Proems in the middle*) souligne que les poètes hellénistiques ou latins se servent souvent du prologue pour présenter un programme littéraire, et il peut arriver avec Virgile que ce contenu soit l'objet d'un second prologue, placé vers le milieu de l'œuvre ; Barbara K. GOLD (*Openings in Horace's* Satires *and* Odes *: poet, patron, and audience*) précise qu'Horace définit dans ses poèmes introducteurs ses relations avec son patron Mécène et son public ; pour Sénèque, selon la perspective adoptée par Thomas N. HABONEK (*An aristocracy of virtue : Seneca on the beginnings of wisdom*), ce qui est en question dans les *Dialogues* et dans les *Lettres*, c'est un certain modèle reçu, littéraire (exemples traditionnels), culturel (conception aristocratique de la vertu), philosophique (âge d'or), auquel il se réfère au commencement et dans le cours de ses œuvres et qu'il a pour objectif de dépasser ; Thomas ROSENMEYER (*Beginnings in Plutarch's* Lives) met l'accent sur la manière, souvent indirecte et bizarre, dont les prologues de Plutarque conduisent aux biographies, en voyant là une faiblesse dans le projet d'ensemble, due au manque d'accord fréquent entre l'intention morale affirmée et les données historiques ; Thomas COLE (« Initium mihi operis Seruius Galba iterum T. Vinius consules... ») estime enfin que, si Tacite a choisi, d'une manière apparemment arbitraire, de commencer ses

Histoires au beau milieu des troubles de 68-70 c'est, avant tout, afin de pouvoir inclure des événements postérieurs laissant prévoir les promesses de Nerva et de Trajan, ainsi des raisons idéologiques contribuent-elles à déterminer la façon dont les historiens ouvrent leur récit.

Ce bref tour d'horizon fait assez sentir que l'inconvénient majeur d'un tel recueil est un manque évident d'unité, dû à une définition trop vague et trop extensive du sujet : les enjeux paraissent extrêmement variables et sans commune mesure les uns avec les autres. A côté d'éléments rebattus et sans grand intérêt, la compensation se trouve dans la finesse suggestive de bon nombre d'analyses.

F.-R. CHAUMARTIN.

Pierre HADOT, *La citadelle intérieure. Introduction aux* Pensées *de Marc Aurèle* : Paris, Fayard, 1992, 386 pages.

Le dessein de ce beau livre est d'amener nos contemporains à lire ou à relire les *Pensées* de l'empereur philosophe. Après un bref exposé sur la première éducation, la conversion philosophique, l'état du texte, les problèmes soulevés par sa nature, sa genèse, les circonstances de sa composition, vient l'essentiel, la philosophie qui le sous-tend, le stoïcisme. Avant d'en donner une expression personnelle, Marc Aurèle se l'est rendue consubstantielle par la méditation des œuvres des Anciens maîtres, mais aussi et peut-être surtout de notes prises au cours des leçons de l'esclave philosophe Épictète, sans qu'on soit exactement assuré de la provenance de celles qu'il avait en mains. Une thèse maîtresse du présent ouvrage est que, des Pères fondateurs à leurs successeurs de l'époque impériale, la doctrine acquiert une cohérence encore plus forte, une interdépendance plus affirmée entre ses éléments, tout en répondant, encore davantage, à sa vocation d'être un art de vivre, guide de la conduite quotidienne. Selon les premiers stoïciens, l'homme n'avait autre chose à faire que d'assurer en son être la rectitude et l'autonomie du principe directeur, la raison, et de la mettre ainsi en harmonie avec le principe rationnel dirigeant l'univers : telle était la fonction dévolue à la philosophie et ses parties ne constituaient qu'une spécialisation des tâches à proposer aux adeptes, logique pour les modalités de la connaissance, les techniques du raisonnement et de l'expression, physique pour l'étude de la nature, éthique pour la manière de vivre. Soucieux avant tout de mise en pratique, Épictète attache à ces parties trois types d'exercices spirituels, à la logique une discipline de l'assentiment, qui permet de ne retenir que les représentations adéquates (terme que l'auteur préfère à celui, traditionnel, de compréhensives), celles qui sont une image de la réalité sans déformation, à la physique une discipline du désir, qui fait accepter ou plutôt aimer les événements tels qu'ils se produisent, à l'éthique une discipline de l'impulsion à l'action, qui l'oriente vers le sens de l'intérêt communautaire et d'une solidarité entre les êtres humains, fondée sur l'identité de leur nature et l'universalité de leurs faiblesses. Afin de rendre plus solide encore la citadelle intérieure, grâce à laquelle l'adepte de la philosophie peut se protéger des erreurs des hommes, sans cesser de les aimer et de travailler à leur bien, Marc Aurèle va plus loin dans la même voie : il intègre à ce système ternaire d'ascèse les quatre vertus que le stoïcisme avait héritées de Platon, tout en proclamant leur unité indissoluble : prudence, courage, justice, tempérance. La discipline de l'assentiment devient la vertu de vérité, celle du désir la vertu de tempérance et celle de l'action la vertu de justice. Quant au courage, il semble être partagé, nous dit-on (p. 255), entre la tempérance, force dans l'adversité et la justice, force d'action. Sur ce point, plus de précision serait souhaitable. P. HADOT insiste, avec beaucoup de raison, sur la nécessité du travail philologique, support

indispensable de l'interprétation, qui doit aussi prendre en compte, sous peine de divagation, le contexte intellectuel et historique. Dans la dernière partie du livre, il montre, en critiquant des thèses d'inspiration psychosomatique, tout le danger que comporte l'ignorance de ces réalités. Il faut souligner la qualité de l'exposé de la philosophie stoïcienne, notamment sur l'unité de l'âme et le statut du sage, l'intérêt des discussions menées avec V. GOLDSCHMIDT sur la conception du temps. Signalons, pour finir, quelques fautes matérielles : p. 39, *Commentarii* et non *Commentaria*; p. 102, que est de trop devant « mal moral » et p. 204, ne devant « faut ».

Après l'ouvrage récent de P. GRIMAL, les études sur le stoïcisme impérial et sur Marc Aurèle viennent encore une fois d'être bien servies dans notre pays.

F.-R. CHAUMARTIN.

Cognitio gestorum. The Historiographic Art of Ammianus Marcellinus, J. den BOEFT, D. den HENGST, H. C. TEITLER edd., Proceedings of the Colloquium Amsterdam 26-28 August 1991 : Amsterdam Royal Academy of Sciences, 1992, 130 pages. ISBN 0-444-85752-4.

Réunissant douze contributions dues à des spécialistes du dernier grand historien romain, cet ouvrage ne prétend pas toucher à tous les aspects de son historiographie. Il permet cependant de mesurer le chemin parcouru en un siècle, depuis J. GIMAZANE jusqu'à J. MATTHEWS. Du jugement porté sur un auteur artificiellement extrait de son milieu, on est passé à un sentiment plus juste de la complexité d'une œuvre dans laquelle se reflète la totalité d'une des époques les plus créatives de l'Antiquité. Le souci d'observer toujours l'enracinement profond de l'homme et de l'œuvre en leur temps est le trait commun de toutes les contributions, qu'elles portent sur des passages limités, sur des thèmes plus larges ou qu'elles touchent à l'ensemble des *Res gestae*. Commun aussi le souci de ne sacrifier ni leur contenu historique ni leur originalité littéraire, tout en mettant l'accent de préférence sur l'une ou sur l'autre.

Plus historiques sont les articles de T. D. BARNES, *New Year 363 in Ammianus Marcellinus. Annalistic technique and historical apologetics*, qui démontre la parfaite exactitude de la notice annalistique de 23, 1 ; de J. W. DRIJVERS, *Ammianus Marcellinus 23. 1. 2-3 : the rebuilding of the temple in Jerusalem* (Ammien, seul témoin païen face aux nombreuses sources chrétiennes et juives, étant moins partial qu'elles, permet de situer la tentative de Julien dans un cadre plus large que celui d'un antichristianisme primaire) ; de J. MATTHEWS, *Ammianus on Roman law and lawyers* (bien que l'excursus de 30, 4, sur les avocats d'Orient, obéisse à des intentions morales et satiriques, il donne des indications de fait, notamment sur l'emploi de la torture, corroborées par le Digeste et le Talmud). La conclusion de J. MATTHEWS — la couleur rhétorique n'a pas pour effet de diminuer ou de contredire la substance de la réalité historique, mais au contraire de la renforcer en la mettant en relief — est une perspective générale plus juste que celle qui, recherchant les contradictions ou les distorsions entre la « réalité » et sa « représentation », aboutit à une opinion réservée sur la « crédibilité » de l'historien : cette dernière problématique, employée d'une manière mesurée, domine encore les contributions de H. C. TEITLER, *Ammianus and Constantius. Image and reality* et de J. SZIDAT, *Ammian und die historische Realität*. Pour K. ROSEN, *Wege und Irrwege der römischen Gothenpolitik in Ammians 31. Buch*, la conviction que l'histoire est un enseignement politique et moral culmine chez Ammien dans le livre final, où, à l'inté-

rieur du récit sévère et sans concession d'une série d'erreurs et de fautes, l'historien patriote dessine fermement une « autre politique », plus courageuse, plus réfléchie, plus loyale, capable de garantir l'Empire contre les ennemis extérieurs. Pourtant, un Valentinien, qui monta victorieusement la garde sur le *limes*, n'échappe pas non plus, d'après le jugement quelque peu provocant de F. PASCHOUD, *Valentinien travesti ou : De la malignité d'Ammien*, à une stylisation outrée qui métamorphose l'empereur-soldat en barbare, pour renforcer le contraste avec Julien. V. NERI, *Ammianus' definition of Christianity as absoluta et simplex religio*, part d'une analyse très précise de 21, 16, 18 pour souligner l'ambivalence du discours d'Ammien sur le christianisme, discours acceptable, au premier degré, par des lecteurs chrétiens, mais, en profondeur, teinté d'une ironie critique dont la perception est réservée aux lettrés païens. Les conceptions politiques et morales d'Ammien sont explorées, d'un point de vue peu considéré jusqu'ici, par G. SABBAH, *Présences féminines dans l'Histoire d'Ammien Marcellin. Les rôles politiques*. Le problème des « digressions » scientifiques (sources, valeurs et fonctions) fait l'objet d'un nouvel examen attentif de D. den HENGST, *The scientific digressions in Ammianus'* Res gestae, tandis que J. de BOEFT, *Ammianus graecissans* ? situe le problème des hellénismes dans le cadre plus large du bilinguisme dont Ammien est si fier de se réclamer. Dans sa conférence inaugurale, *Le style d'Ammien et l'esthétique théodosienne*, J. FONTAINE, partant d'une brillante caractérisation des aspects divers de la prose d'art, éclectique et miroitante, d'Ammien, la situe dans un cadre qui dépasse la rhétorique et la littérature pour rejoindre les deux grandes tendances de l'esthétique générale du temps, le néo-classicisme et le baroque.

La convergence de démarches aussi diverses contribue à dégager fortement pour le lecteur une image à la fois plus positive, plus nuancée et approfondie d'un historiographe, juge et témoin de son époque. En progressant dans des voies déjà tracées, en indiquant aussi des voies non explorées, cet ouvrage, accompagné d'une bibliographie sélective (mais pourquoi ne l'a-t-on pas aussi muni d'index ?), va donner une impulsion nouvelle à la recherche.

Guy SABBAH.

Florentia Iliberritana. Revista de Estudios de Antigüedad clásica, n° 1, 1990 : Granada, Universidad de Granada, 1991, 437 pages.

Saluons la naissance d'une revue dont le sous-titre comme le sommaire traduisent un attachement à la complémentarité des thèmes et zones de recherche sur le monde classique qu'il convient de noter, au moment où l'on constate si souvent la parcellarisation des diverses disciplines de l'Antiquité et la prolifération d'études d'intérêt purement local. En effet, philologie, littérature, histoire, archéologie et tradition des études sont représentées dans ce premier fascicule, qui comprend trente-sept articles rangés dans l'ordre alphabétique des auteurs (une répartition thématique conviendrait peut-être mieux au nombre élevé des contributions).

La moitié d'entre elles concernent les genres littéraires, la grammaire, la métrique ou les auteurs gréco-latins. Signalons que plusieurs de ces derniers sont abordés dans des articles à caractère historique, auxquels s'ajoutent des études portant sur la Péninsule Ibérique (de la conquête romaine à l'époque wisigothique) mais aussi sur le reste du monde antique (grec, hellénistique et romain). Les autres textes sont consacrés soit à l'archéologie générale (nécropoles ibériques, céramique sigillée et épigraphie du sud de la Bétique), soit à l'influence de la tradition classique sur les auteurs médiévaux, modernes ou contemporains.

Souhaitons une longue vie et une grande diffusion à cette nouvelle revue, éditée par le Servicio de Publicaciones de l'Universidad de Granada (Antiguo Colegio Máximo, Campus de Cartula 18071, Granada).

Nicole DUPRÉ.

Sciences historiques.

Alexandre GRANDAZZI, *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire* (coll. « Histoire ») : Paris, Les Belles Lettres, 1991, XIII-336 pages.

A sa façon ce livre est un *Discours de la méthode.* Le titre de sa première partie (*Prolégomènes à toute histoire future des origines de Rome qui pourra se présenter comme science*), qui n'est pas sans évoquer celui d'un article encore récent d'A. MOMIGLIANO (*Prolegomena a ogni futura metafisica sulla plebe romana, Labeo,* 23, 1977), en apporte la preuve. Mais si le projet de l'ouvrage est vraisemblablement antérieur à ces découvertes, il est clair que la réflexion de l'auteur a été stimulée et accélérée par les résultats des fouilles menées entre 1985 et 1988 dans la zone située au pied du Palatin entre l'arc de Titus et la maison des Vestales. On sait qu'à même la terre vierge, elles ont conduit à la mise au jour de restes que la tentation est forte d'identifier comme étant ceux du *pomerium Palatinum* (Tac., *Ann.*, 12, 24, 1, ... *per ima montis Palatini*). L'intérêt majeur du livre tient à ce que cette découverte y est analysée et exploitée à la lumière des considérations et du programme épistémologiques formulés dans sa première partie. Bref un *Discours de la méthode* dont la mise en application succède à l'exposé.

Ces prolégomènes s'ouvrent sur une évaluation critique de l'outillage conceptuel mis en œuvre dans la recherche sur les *initia* de Rome (1. *L'âge de la philologie*) rétrospectivement condamnée à osciller entre fidéisme et hypercritique, s'il est vrai que les tenants d'une voie moyenne, c'est-à-dire d'une critique tempérée, en restent le plus souvent au stade des intentions. La multiplication, au cours des dernières décennies, des découvertes archéologiques (2. *Triomphe de l'archéologie?*) ne devait pas modifier sensiblement la perspective. En effet leur utilisation requiert une prudence particulière dans la mesure où le statut épistémologique du témoignage est dans ce domaine aussi fort incertain. Et pourtant elles ne laissent pas d'être invoquées avec toujours plus d'insistance à l'appui de la tradition littéraire sans que ceux-là mêmes qui s'en réclament en ce sens aient conscience du risque qu'ils courent de s'enfermer dans un cercle vicieux. Bref le triomphe de l'archéologie est un triomphe illusoire puisqu'il ne permet pas de trancher entre lecture fidéiste et lecture hypercritique de la vulgate de l'annalistique.

Même si elle procède d'une volonté d'échapper à cette double impasse et si elle rompt avec le principe d'une exégèse historiciste de la tradition, l'analyse trifonctionnelle qui doit à G. DUMÉZIL ses lettres de noblesse (3. *L'herméneutique de Georges Dumézil*) ne trouve pas davantage grâce aux yeux de l'auteur. Elle se fonde en effet sur des postulats qu'il s'attache impitoyablement à identifier. Ses réussites indéniables dans l'exégèse de telle ou telle figure ou de tel ou tel rituel ne sauraient faire oublier que la grille d'interprétation qui lui sert d'instrument n'est pas sans appauvrir la vulgate à laquelle elle s'applique.

Parvenu au stade de la table rase ou presque, A. GRANDAZZI entreprend de définir les conditions d'une approche de la tradition qui sache éviter les travers des précédentes. Cette approche passe par une « archéologie du savoir », concept emprunté à M. FOUCAULT : puisque fidéisme et hypercritique sont voués à l'échec, puisque, même lorsqu'elle conduit à des résultats inespérés, la microanalyse laisse